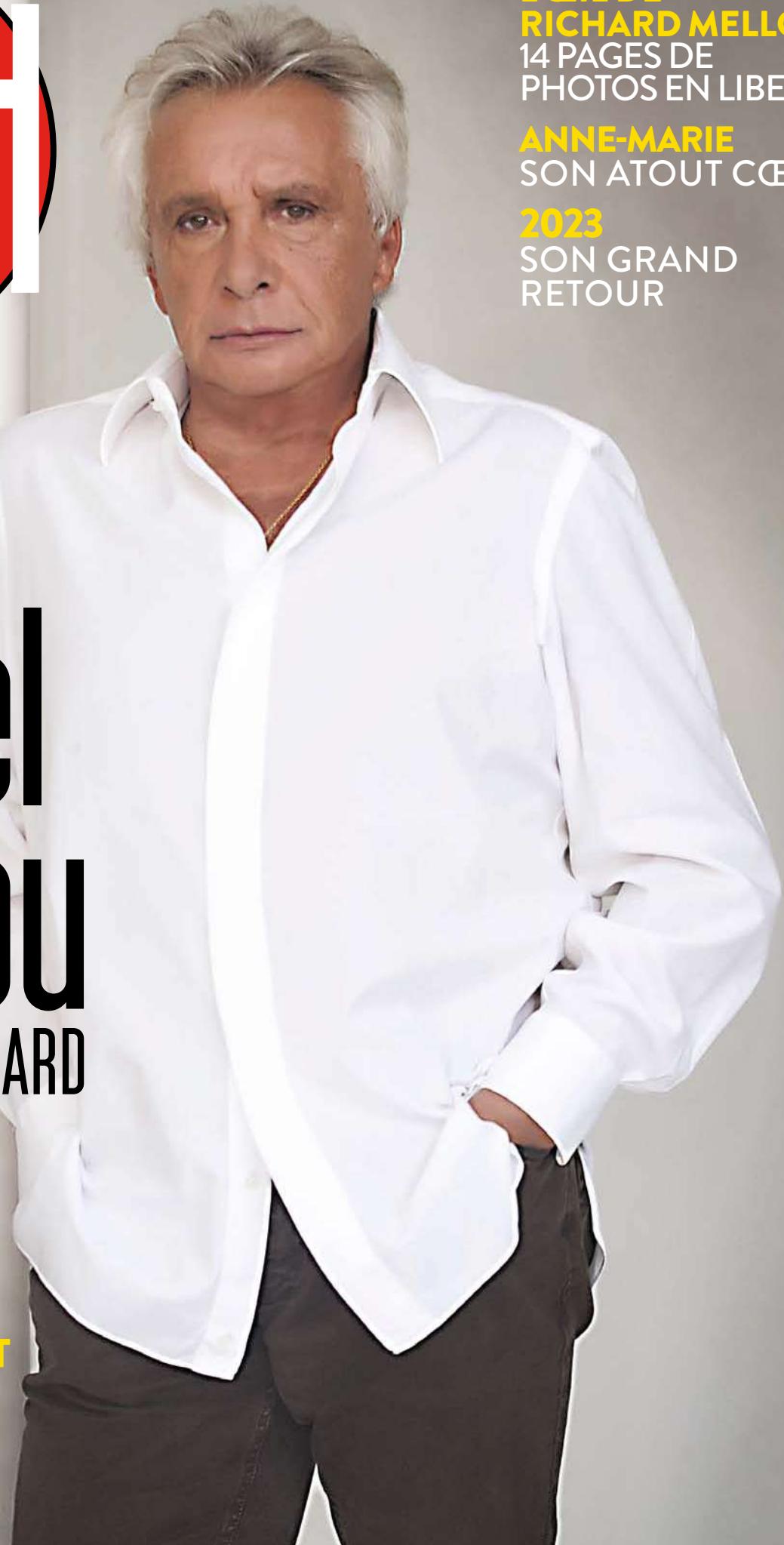


PARIS MATCH

Michel Sardou

TENDRE GROGNARD



L'ŒIL DE RICHARD MELLOUL
14 PAGES DE PHOTOS EN LIBERTÉ
ANNE-MARIE
SON ATOUT CŒUR
2023
SON GRAND RETOUR

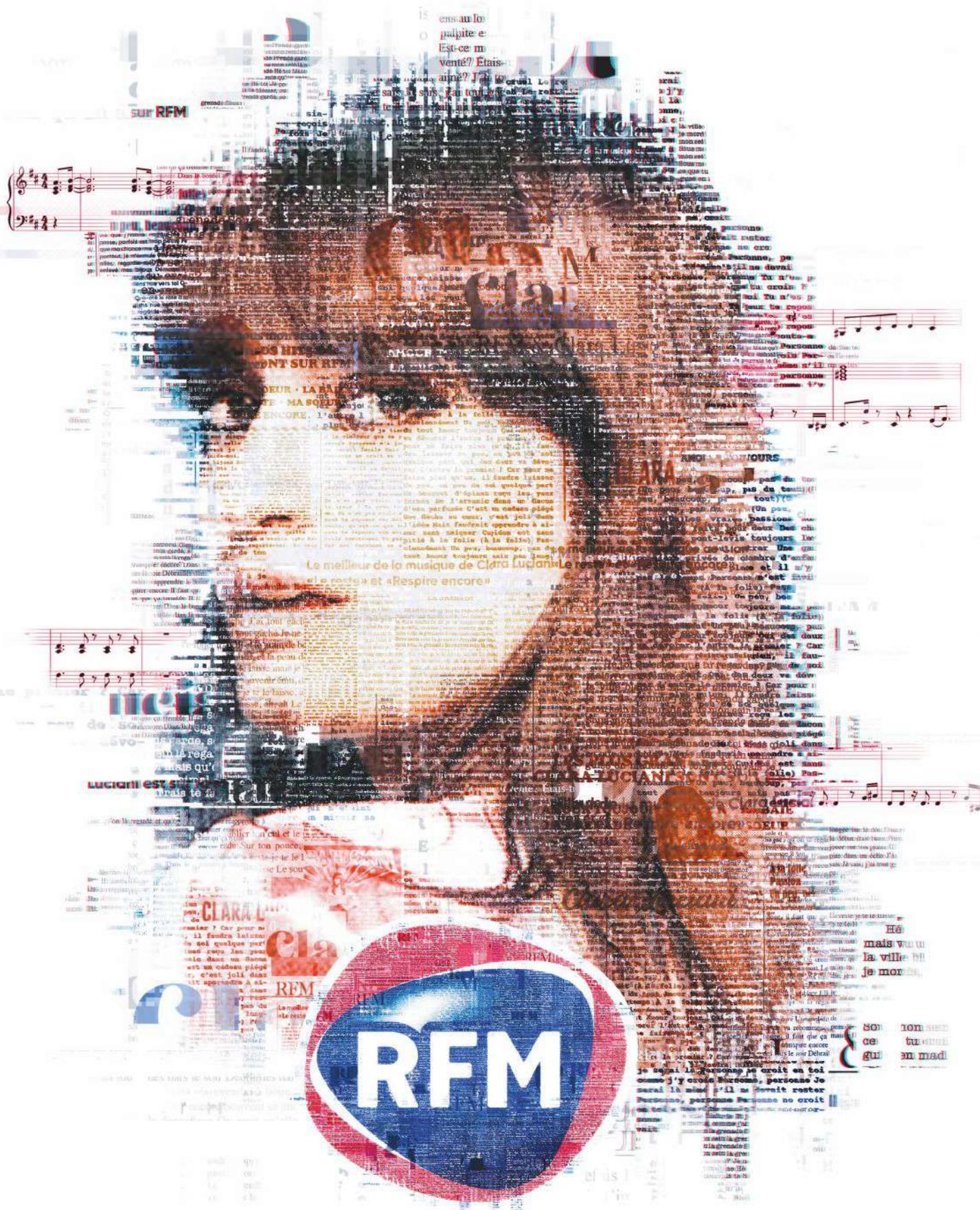
LE PALADIN
PAR IRÈNE FRAIN

L'HOMME DEBOUT
PAR PHILIPPE LABRO

L'INSOUMIS
PAR JEAN CAU



LE MEILLEUR DE CLARA LUCIANI EST SUR RFM



LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE



PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

 DIRECTEUR GÉNÉRAL
DE LA RÉDACTION

Patrick Mahé.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION

Caroline Mangez.

 DIRECTRICE
DU DÉVELOPPEMENT

Gwenaëlle de Kerros.

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Michel Maïquez.

RESPONSABLE PHOTO

Marc Brincourt.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Baron (révision), Irène Frain, Dany Jucaud, Philippe Labro, Thierry Lepin (SR), Gilles Lhote, Caroline Mangez, Pascal Meynadier, Mathias Petit (coordination photo), Catherine Schwaab, Catherine Tabouis, Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO

Pascal Beno.

DOCUMENTATION

Françoise Perrin-Houdon.

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél.: 0187155676. Sandrine Pangrazi. Tél.: 0187155678.

CONCEPTION GRAPHIQUE

Grizzly Editorial Design.

IMPRESSION

Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45). Achevé d'imprimer en janvier 2023. Papier provenant majoritairement de France, 0 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation : Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH

est édité par Lagardère Media News, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au capital de 2 005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS Paris 834 289 373. Associé : Hachette Filipacchi Presse.

 PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE
DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.

 DIRECTRICE GÉNÉRALE
ADJOINTE

Anne-Violette Revel de Lambert.

DIRECTEUR JURIDIQUE PRESSE

François-Xavier Farasse.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire : 0927 C 82071. ISSN 2826-3472. Dépôt légal : mars 2023 / © LMN 2023.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente : Marie Renoir-Coutau.

Directrice déléguée Pôle Presse : Fabienne Blot.

Directrice de la publicité : Dorota Gaillot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 0187154920.

D'ESPRIT GAULOIS

ET S'IL NE RESTAIT QU'UN SEUL « INSOUmis », CE SERAIT CELUI-LÀ... comme le chanterait le bon Eddy (Mitchell). On l'a vu encore, tête de pipe comme promise à la pique, lors des manifs de janvier où Sandrine Rousseau, égérie de l'écologie de combat, a posé devant la pancarte : « Sardou, ta gueule ! » Sur le plateau de BFM, le plus « grognard » des baladins gaulois avait dégainé une ironique provoc en proposant d'organiser une marche pour sauver le mari déconstruit de la députée de Paris. Nul doute qu'il tienne en réserve des saillies de ce genre à lâcher sur TF1, France 2, Canal+ ou CNews, en amont de sa tournée. À la clé (dès octobre) : 44 dates et des salles bondées.

BANDANA NOUÉ AUTOOUR DU COU, BLOUSON FLOQUÉ DE L'AIGLE AMÉRICAIN, SARDOU N'ÉTAIT ENCORE QU'UN PERSONNAGE À LA « SALUT LES COPAINS » quand il obtint sa première couverture de Paris Match. Il en est à douze, désormais, dont la moitié en papa poule ou en époux élégamment rangé. On était alors en 1977. Il a 30 ans. Œil noir, visage fermé, il fixe l'objectif du photographe, tandis que le titre de la une, « Le défi du chanteur à abattre », claque déjà comme une autodéfense. Issu d'une famille de bateleurs à forte culture populaire (Jackie et Fernand, pages 16-21), Sardou n'est pas un yéyé des sixties à la Johnny Hallyday, Eddy Mitchell ou Dick Rivers. Loin de leurs pseudonymes anglo-saxons assumés, il est plus Chaussettes noires que Blue Caps ou Red Sox ! S'il démarre sa carrière au cœur même des années soixante (en 1965), il se situe en marge de leur répertoire adapté de tubes « made in USA », défend la langue et la culture françaises (pages 6-15). Cela ne l'empêchera pas de faire des « Ricains » (1967) son premier succès... polémique ! Car, si la chanson est d'abord un hommage aux GI tombés lors du Jour J en Normandie, elle a surgi en pleine guerre du Vietnam qui écorne sensiblement l'idéal américain, à l'heure même où de Gaulle faisait sortir la France de l'Otan. Elle s'inscrit, dixit, contre un « antiaméricanisme primaire » (d'époque). La chanson « à message », dont le texte est aux antipodes des modes, lui vaut une sorte de censure.

AVEC « LE CURÉ » (1973), IL EST CARRÉMENT MENACÉ D'EXCOMMUNICATION, COMME BRIGITTE BARDOT LE FUT À L'ÉPOQUE DE « ET DIEU... CRÉA LA FEMME ». Puis, en chantant « Le France » (1975), Sardou joue sur le prestige blessé quand le fleuron de la flotte commerciale nationale est condamné, tandis que la Grande-Bretagne continue à battre pavillon à travers les mers. « Je suis pour » (1976) passe pour une apologie de la peine de mort, « J'accuse » et « Le temps des colonies » (même année) suscitent la formation de surréalistes... comités anti-Sardou.

ON EN ÉTAIT LÀ, DONC, QUAND SARDOU DÉCROCHA SA PREMIÈRE COUVERTURE DE PARIS MATCH. IL CHANTE ALORS À BRUXELLES. Sept mille personnes l'acclament, mais 150 militants brandissent le poing et moulinent le manche de pioche, tandis que la police désamorce un engin explosif. Jean Cau, la grande plume de Match, intervient : « La police ne le protège plus de ses fans mais de ses détracteurs » (page 51). Aujourd'hui, Sardou peut compter sur l'œil de Richard Melloul (portfolio pages 58 à 71), photographe au bagage joliment garni (Mireille Darc, Depardieu père et fils, Gainsbourg, Mohamed Ali). Cent millions d'albums plus loin, toutes ses chansons d'amour sont des tubes. Si son public est majoritairement féminin, ses grands succès sont plus la faute à Voltaire, que la faute à... Rousseau ! ■



En couverture,
le chanteur
photographié par
Richard Melloul.

CRÉDITS PHOTO Couverture : R. Melloul. P. 3 : P. Petit, DR. P. 4 : R. Melloul. P. 6 et 7 : R. Melloul. P. 8 et 9 : R. Jeannelle. P. 10 et 11 : R. Melloul. P. 13 : J. Garofalo. P. 14 et 15 : R. Melloul. P. 16 et 17 : R. Melloul. F. Gaillard/Filipacchi. P. 18 et 19 : R. Melloul, J.-C. Deutsch. P. 21 : R. Melloul. P. 22 et 23 : B. Leloup/Filipacchi. P. 24 et 25 : J.-C. Deutsch, B. Rindoff-Petroff/Bestimage, P. Horvais. P. 26 et 27 : P. Jarnoux. P. 28 et 29 : R. Melloul, J.-C. Deutsch. P. 30 et 31 : B. Leloup/Filipacchi. P. 32 et 33 : C. Azoulay. P. 34 et 35 : C. Azoulay. P. 36 et 37 : C. Azoulay. R. Melloul, M. Litrان. P. 38 et 39 : R. Melloul. P. 42 et 43 : C. Azoulay. P. 44 et 45 : B. Auger, M. Litrان. P. 46 et 47 : R. Melloul, B. Auger, R. Melloul. P. 48 et 49 : B. Leloup/Filipacchi. P. 50 et 51 : R. Melloul, J. Lange. P. 52 et 53 : R. Melloul. P. 54 et 55 : R. Melloul. P. 56 et 57 : R. Melloul, Bestimage, F. Berthier. P. 58 et 59 : R. Melloul. P. 60 et 61 : R. Melloul. P. 62 et 63 : R. Melloul. P. 64 et 65 : R. Melloul. P. 66 et 67 : R. Melloul. P. 68 : R. Melloul. P. 70 et 71 : R. Melloul. P. 72 et 73 : J.-M. Périer/Photo12. P. 74 : Getty Images. Pages 76 et 77 : J.-M. Périer/Photo12. P. 78 : R. Melloul. P. 81 : J.-M. Périer/Photo12. P. 82 et 83 : R. Melloul. P. 84 et 85 : B. Auger. P. 86 et 87 : R. Melloul. P. 89 : R. Melloul. P. 90 : R. Melloul.



SOMMAIRE

PAROLES ET MUSIQUE 6

MICHEL SARDOU : « CE N'EST PAS NOTRE CHANSON
QUI EST MENACÉE, C'EST NOTRE LANGUE » 12
Interview Irène Frain

LA DYNASTIE SARDOU 16

« LE JOUR OÙ J'AI PERDU MON PÈRE » 18
Propos recueillis par Dany Jucaud
« LETTRE À MA MÈRE » 20
Propos recueillis par Catherine Tabouis

LE TEMPS DES COPAINS 22

BABETTE ET LES GARÇONS 34

MICHEL SARDOU : « J'ÉTAIS DEVENU UN CHIFFON.
JE RESSUSCITE ! » 40
Interview Philippe Labro

L'INSOUMIS 42

CHER MICHEL SARDOU 50
Par Jean Cau

COMÉDIANTE ! 52

DANS L'ŒIL DE RICHARD MELLOUL 58

RICHARD MELLOUL, LE PHOTOGRAPHE DE L'OMBRE 68

Par Gilles Lhote

FOU D'ANNE-MARIE 72

« UN QUART D'HEURE AVANT LE DÉBUT DU SHOW,
ON PEUT LUI PARLER DE TOUT » 78
Par Caroline Mangez

LA DERNIÈRE TOURNÉE 82

L'AUDIENCE DE SARDOU EN DIT PLUS QUE N'IMPORTE
QUELLE ÉTUDE SOCIOLOGIQUE 88
Par Catherine Schwaab

MICHEL SARDOU DANS LE TEXTE 90

Photo RICHARD MELLOUL



Écoutez

**CEUX
QUI AIMENT
PIQUER
VOTRE
CURIOSITÉ**

PHILIPPE VANDEL
9H - 11H
CULTURE MÉDIAS

Europe 1

EMPORTÉ PAR LA FOULE

*Du 6 février au 28 mars 1985, le chanteur
se produit au Palais des Congrès de Paris.
L'occasion d'enregistrer son septième album live,
« Concert 85 ».*

Photo RICHARD MELLOUL





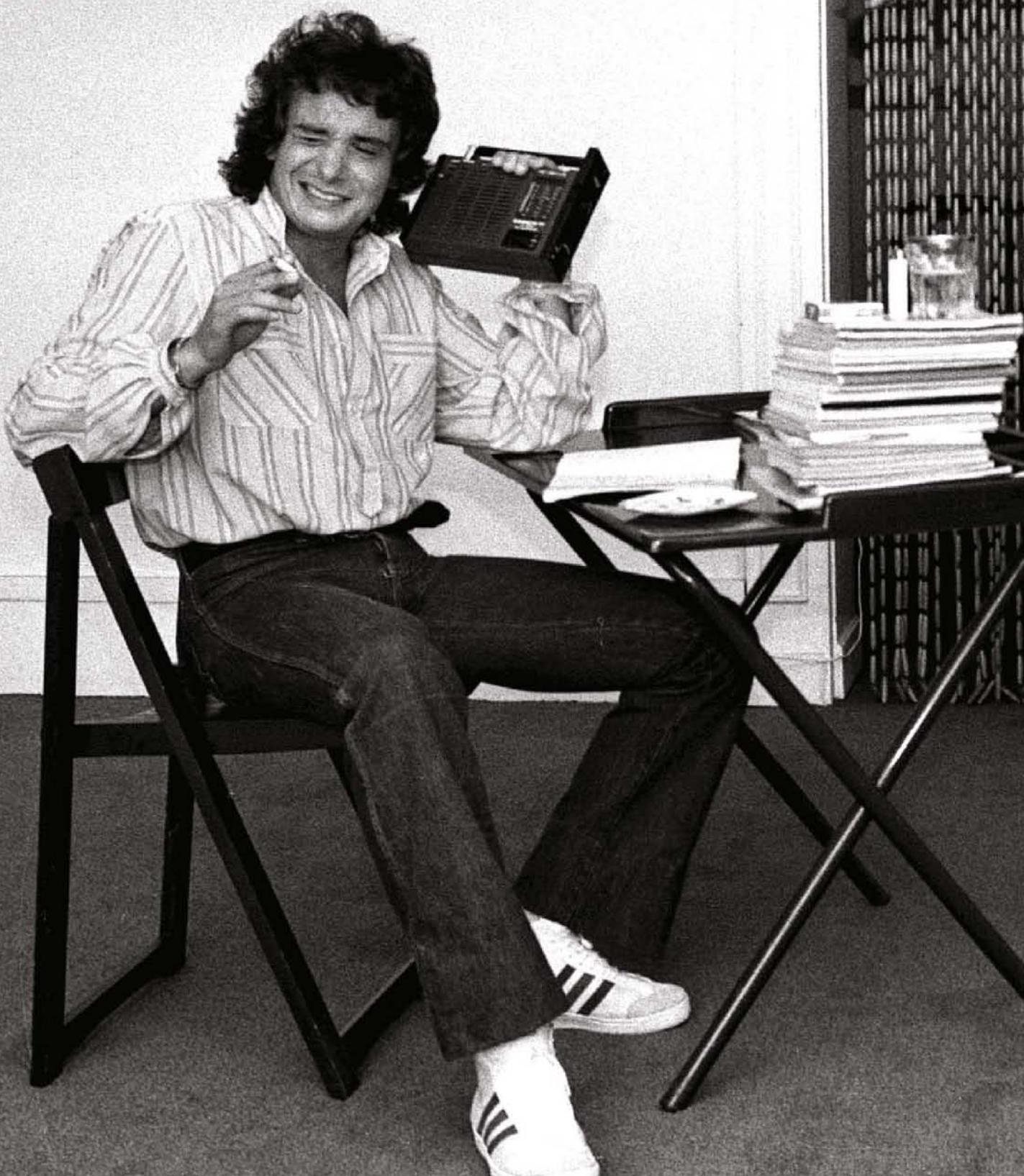
PAROLES ET MUSIQUE

S'il a signé seul un bon tiers de son répertoire, Michel Sardou a toujours préféré jouer à deux avec les mots. Comme dans une partie de ping-pong: la première rime appelle la suivante, et l'histoire évolue à son rythme. Ne jamais gamberger, ne jamais s'attarder, ne jamais s'encroûter. C'est la meilleure manière de ne pas s'ennuyer... et de combler son public.

PIERRE DELANOË L'ENTRAÎNE DANS SA VALSE AUX SUCCÈS

Septembre 1978. Avec le parolier Pierre Delanoë, l'homme aux 5 000 chansons, l'élève Michel Sardou a trouvé son maître. Ensemble, ils signent des chefs-d'œuvre inoubliables, dont « Les vieux mariés », « En chantant », « Le France » et « Les lacs du Connemara ».

Photo RICHARD JEANNELLE



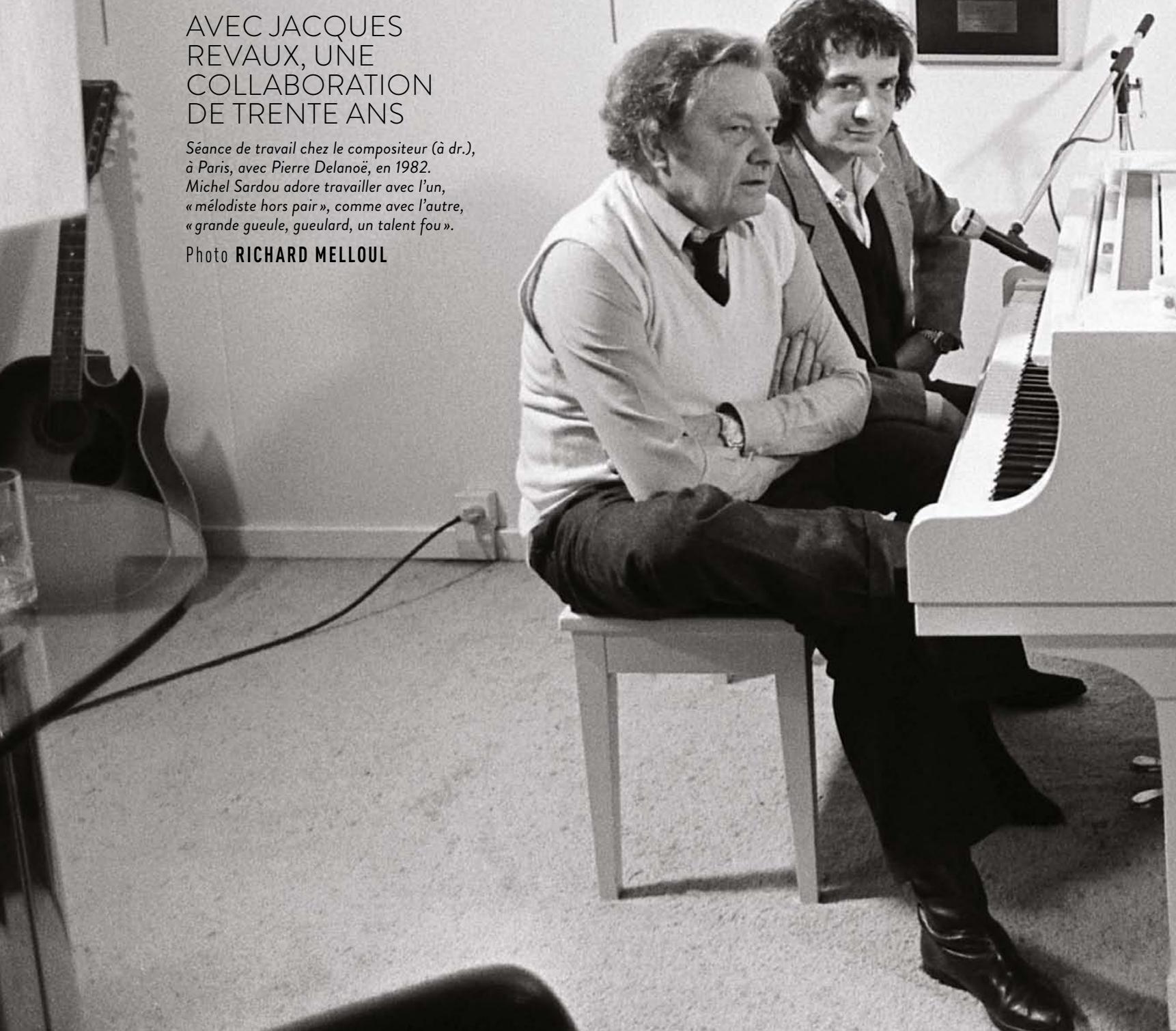


$3/4$
 f
 $\text{f} \text{ b}$
En Chantant
⑥

AVEC JACQUES
REVAUX, UNE
COLLABORATION
DE TRENTE ANS

Séance de travail chez le compositeur (à dr.),
à Paris, avec Pierre Delanoë, en 1982.
Michel Sardou adore travailler avec l'un,
«mélodiste hors pair», comme avec l'autre,
«grande gueule, gueulard, un talent fou».

Photo RICHARD MELLOUL





Michel Sardou

« CE N'EST PAS NOTRE CHANSON QUI EST MENACÉE, C'EST NOTRE LANGUE »

INTERVIEW IRÈNE FRAIN

Ils font partie du panthéon de la chanson française. Édith Piaf, Jacques Brel et, plus récemment, Michel Sardou sont la voix sentimentale de notre pays, celle de la magie née dans la rue. Tous trois remportent les suffrages du cœur dans notre sondage, car ils respectent les valeurs et entretiennent les rêves. Ils savent plaire à toutes les époques. « Le disque des records de la chanson française », dont 350 000 exemplaires sont vendus avant même sa sortie, rassemble 36 titres, 36 succès qui sont des symboles de notre imaginaire. Michel Sardou confie à Irène Frain les secrets de sa réussite et les raisons du malaise de notre chanson à textes.

Michel Sardou, vous êtes un cas. Vous venez d'être plébiscité une fois de plus par les sondages qui vous mettent en tête de tous les chanteurs français. Au moment où l'on crie à la décadence de la chanson française, comment expliquez-vous l'ampleur et la durée de votre succès ?

Je ne l'ai pas vraiment analysé. C'est une suite de miracles et d'accidents. Quand on connaît un gros succès, on ne sait jamais si on est le miroir du public, ou si c'est lui le miroir de nous-même. J'ai toujours fait ce que j'aimais. J'ai besoin d'être en accord avec ce que je dis. Mais il y a sans doute un autre point qui pourrait expliquer mon succès : j'ai toujours voulu que ma musique elle aussi soit en accord avec mes textes ! J'ai au moins une certitude : il faut absolument que le mot et

la note soient mariés de façon imparable, indissociable, qu'on soit incapable de dire lequel est meilleur que l'autre.

Vous ne pouvez pas nier que l'audience de la chanson française ait considérablement reculé...

Il ne faut pas exagérer les difficultés qu'elle traverse. D'abord, ce n'est pas la chanson française qui est menacée, c'est la langue qui a reculé partout dans le monde. Nous avons perdu des zones d'influence. Ce n'est pas pour autant que la chanson française est menacée. Simplement, il faut être vigilant. Il y a un réel problème, mais c'est davantage un malaise qu'un état d'esprit. La consommation de chansons est énorme, à cause de la multiplication des radios FM. Les télévisions vont suivre et, très bêtement, les programmeurs ont cru qu'ils devaient s'aligner sur le style américain. On manque un peu de courage, dans ce pays. Nous ne savons pas nous vendre, parce que nous manquons de confiance en nous-mêmes. Dans les radios, les gens qui sont à des postes clés, les programmeurs pour ne pas les nommer, ne croient qu'à ce qui arrive des États-Unis. La naïveté avec laquelle ils accueillent tout ce qui est américain est grotesque. Il y a une seconde plaie : c'est un certain parisionisme. Certains journalistes pratiquent un véritable racisme à l'égard de la variété. Ils surestiment le rock et méprisent systématiquement les artistes de variété. Le rock'n'roll n'est pas plus métaphysique ni plus philosophique qu'un ré mineur ou un mi majeur. Les gens qui l'affirment le font pour être dans le coup. Le rock peut être

aussi bêbête et cucul qu'un certain type de variété. Il nous manque un peu plus de fierté et de confiance en nous-mêmes. Cela dit, je trouve qu'il serait assez ridicule de prendre à la main un drapeau bleu blanc rouge et de me lancer dans une grande croisade pour la chanson française. Néanmoins, il faut dire la vérité : la créativité française, et même européenne, est loin d'être éteinte.

Où situez-vous alors ses difficultés ?

Certainement pas sur le plan technique : la chanson française n'a jamais été aussi bonne, et nous le devons principalement aux enfants, qui sont nés avec la Hi-Fi et qui sont habitués à un confort d'écoute extraordinaire. Ils réclament un son, et grâce à eux, pour réussir, un chanteur doit apporter un son, en plus de sa voix, de son texte et de sa musique. Du coup, on a placé la barre plus haut. On demande maintenant à une chanson d'être magique.

La magie d'une chanson, ça arrive peut-être sans trop qu'on sache pourquoi...

Oui. Le métier est devenu plus dur, on est obligé de prendre davantage de risques. Mais je suis fidèle à un principe : rester moi-même, ne pas me compromettre. On est foutu si on veut à tout prix être à la mode. Je ne suis pas inquiet devant toutes les musiques nouvelles qui, d'un seul coup, ont l'air de tout bouffer, de rendre le reste complètement désuet. Je tiens compte de certains éléments qu'elles apportent, comme le son, justement. Je tiens compte



Dans son appartement parisien, rue de Lille, en février 1981. À la grande époque de leur collaboration, Michel déclare : « Avec Delanoë, on s'engueule tout le temps... C'est un vieux con, mais un vieux con de génie. »

de la nouvelle donne. Et je demeure persuadé que la magie d'une chanson, comme il y a vingt ans lorsque j'ai débuté, consiste à laisser au public un espace où il peut improviser. Le public demande à être coauteur. Il faut que chaque personne, avec son imagination propre, puisse écrire sa propre chanson. Des gens comme moi ne font que susciter des émotions, une histoire que chacun, dans le public, va se raconter à lui-même. Et c'est chacun de ceux qui m'écoutent qui finit l'histoire. Le public manifeste, il participe autant que le chanteur. C'est pourquoi je fais de la scène. J'explique en partie ma "longévité" par la scène. On y donne toutes les facettes de soi-même. On s'y donne.

Mais comment allez-vous tenir devant tous les jeunes qui arrivent ? Si vous étiez d'un seul coup oublié...

Les raisons pour lesquelles on est oublié sont un phénomène étrange. On ne sait jamais pourquoi on déçoit son public. Peut-être parce qu'il attend trop de choses de vous. En revanche, je sais ce qu'il ne

faut pas faire ! On est fichu si on s'oblige à plaire à une partie de son public. Ce qui m'inquiète franchement en ce moment, c'est la volonté de plaire à tout prix aux 15-18 ans, sous prétexte que c'est la condition du succès.

On dit que la vérité sort de la bouche des enfants...

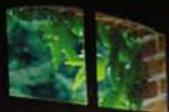
C'est particulièrement vrai pour la chanson, car la chanson est l'univers des mômes. Mais il ne faut pas les prendre pour des idiots non plus. En réalité, les mômes nous poussent à des choses plus risquées. Ils sont à la fois plus sensibles au son et à la poésie. Mais ils n'ont pas une idée définie de tout. Ils sont inconstants, et ils ont raison. Les radios ont tort de foncer tête baissée dans ce piège du public jeune. Ce n'est pas une vraie clientèle, c'est l'évidence même : ils sont très provisoirement jeunes ! Moi je veux ratisser plus large dans le cœur des gens. Je maintiens qu'on peut à la fois aimer Sardou et Indochine, mon public en est la preuve. Une chanson comme "Chanteur de jazz" a amené beaucoup de jeunes à mes

concerts. Ils ne venaient pas pour les autres chansons, mais pour celle-là. L'essentiel, je vous le répète, est que chacun, à partir d'un texte, d'une mélodie, d'un son, puisse écrire lui-même sa propre chanson.

Vous êtes donc un peu sceptique sur certaines réussites de jeunes chanteurs. Vous leur prédissez l'échec ?

Les jeunes chanteurs, à mon avis, sont très impressionnantes par leur culot, leur maîtrise du son, leur enthousiasme. D'Indochine à Jeanne Mas, leur éventail de créativité est très large, beaucoup plus large qu'à l'époque où j'ai débuté, et c'est un point très positif. En revanche, les jeunes chanteurs sont devenus une génération de météores. Il y a vingt ans, on nous laissait le temps de nous trouver. Voilà un aspect par lequel la chanson française m'inquiète franchement, le côté hyper industriel que prend la profession. Un succès, même énorme, n'est plus une garantie de survie. Disons pour résumer que, maintenant, la durée est plus dure. *(Suite p. 14)*

Avec Jacques Revaux.
Le fils du boucher de
la rue des Abbesses, chez
qui les Sardou achetaient
leur viande, est devenu
le compositeur fétiche
de Michel.



**Vous avez bien une botte secrète ?
Un plan de bataille...**

Par bonheur, dans ce métier, il y a aussi une justice divine, la magie de la fidélité du public. Il existe pour le chanteur quelque chose qui n'existe pour aucune autre forme d'art, ni pour un peintre ni pour un écrivain : quand ils viennent au spectacle, les gens savent par cœur ce qu'ils viennent voir et entendre. C'est un avantage gigantesque sur les autres artistes. C'est ça qui permet de traverser les difficultés de certaines périodes, comme les quatre dernières années. Par bonheur, mon public ne m'a jamais abandonné.

Est-ce que vous n'êtes pas amené tout de même à soigner votre image pour que votre public continue à se retrouver en vous ? Le Michel Sardou qui a réussi et continue néanmoins à respecter certaines grandes valeurs, qui reste bon époux et bon père de famille, est un personnage rassurant et qui a toutes les chances de plaire à toutes les époques...

J'ai toujours pensé qu'il fallait montrer ce qu'on était. Je n'ai pas à cacher ma réussite matérielle. Les valeurs que je fais passer dans mes chansons, j'y crois. Les gens aiment qu'on soit vrai. Quant à ma vie de famille, les gens la ressentent comme authentique parce qu'elle l'est. Si j'étais le genre de faux-cul qui parade dans les réceptions officielles avec sa femme et va baiser en catimini à l'hôtel, un jour ou l'autre, le public le sentirait. Et ça casserait entre lui et moi. C'est un métier où on ne peut pas jouer très longtemps. Je ne connais pas vraiment mon public, j'en ai une perception intuitive, je sais simplement qu'il confond toutes les tendances politiques. La preuve, c'est que le vieux malentendu à mon sujet, quand on me traitait de facho, s'est atténué. Il s'est calmé tout seul.

Vous avez cependant une ficelle : dans vos chansons, vous aimez dire "je".

Ça me paraît fondamental. Je tiens à m'investir dans mes chansons. C'est ça qui me relie à la scène, le fait de penser et d'agir seul. Cela dit, de temps à autre, il m'est

arrivé de jouer des rôles. Un chanteur est aussi un comédien. Mais mes rôles étaient sur mesure...

Comment naissent vos chansons ?

J'ai d'abord une idée de sujet. Je commence à travailler sur les mots. Je les choisis en fonction de leur sonorité et de leur sens. Mais c'est la sonorité qui prime. Je n'ai pas de plan, je cherche les mots qui colorent au plus près l'émotion dont je suis parti. J'ébauche une histoire. Ensuite, j'écris la chanson, soit seul, soit avec des auteurs.

Et la musique ?

C'est de l'émotion à l'état brut. L'écriture n'a pas la même souplesse que la musique. La poésie a besoin de musique. C'est le point sur le "i". C'est la musique qui va donner à la chanson cette magie dont je vous parlais tout à l'heure.

Vous avez des références poétiques ?

Tous les poètes maudits. Leopardi, Heine, que j'ai lu en allemand au lycée. Byron, pour son "Don Juan". Nerval aussi.

Avec Annette Charlot,
surnommée « la maman
du show-biz ».
La professeure
de chant veille sur
les exercices vocaux
de Michel.



Il y a une musicalité extraordinaire dans ses poèmes.

On dit aussi que vous vous inspirez de l'histoire de France...

C'est exact. L'Histoire est l'un de mes hobbies et je crois qu'il existe une chanson historique comme il existe des romans historiques. La seule différence, c'est qu'un chanteur peut se permettre de tordre le cou plus facilement à l'Histoire que ne peut le faire un romancier. Par exemple, j'ai eu envie de faire une chanson sur l'An Mil. J'y ai allègrement mis des cathédrales parce que ça me plaisait, et pourtant je savais que les cathédrales étaient plus tardives, j'avais lu sur ce sujet des ouvrages très savants, comme ceux de Duby. Les périodes que je préfère sont les révolutions. J'aime les moments où les choses craquent.

Imaginons que vous êtes producteur. Qui engagez-vous ?

Des créateurs complets. Des gens qui sont chanteurs et auteurs à la fois, pas seulement le type qui arrive avec sa belle voix. Je

chercherais des gens qui n'arrivent pas dans la couleur ambiante. Des gens qui n'ont pas peur de me violer.

**Ça ne colle pas avec l'image Sardou !
La tradition n'est pas la condition de la survie de la chanson française ?**

Je crois à la tradition, mais à condition qu'on la viole ! Je me suis toujours refusé à écrire des "à la manière de". Le passage du temps est particulièrement redoutable pour les chansons. Certaines le supportent admirablement, d'autres deviennent inécoutables. À mon goût, en tant qu'auteur, Aznavour supportera mieux l'épreuve du temps que Brel. Ferrat aussi. Pourquoi une chanson a-t-elle une vocation à durer plutôt qu'une autre, je l'ignore. Certaines chansons sont condamnées à être mortelles, d'autres à être immortelles. Il est possible que "L'hymne à l'amour" ne survive pas à "La vie en rose". Et pourtant les paroles de "La vie en rose", prises à part, sont un peu cucul. Seulement, il y a une alliance indissociable entre le texte et la musique. La magie, toujours... Un bon texte sans une

bonne musique fait une mauvaise chanson, une bonne musique sans un bon texte fait aussi une mauvaise chanson. Par bonheur, pour le public français, la magie du mot existe encore. Pour des raisons culturelles, les Français continuent d'apprécier la chose bien dite et bien écrite. C'est un avantage immense sur les Américains. L'Europe sait encore ce qu'est le sentiment.

Sentiment, en ce qui vous concerne, mais aussi engagement...

Oui. Et je continue à me mouiller. L'une de mes dernières chansons, "Musulmane", rappelle des choses importantes sur l'islam. Ces choses me paraissent capitales à dire en ce moment. Ne serait-ce que pour éviter certains débordements. Je voudrais que les gens se sentent rassurés sur ce sujet du Moyen-Orient.

Les hommes politiques doivent vous envier le consensus du public...

Les hommes politiques sont très jaloux des chanteurs, car les chanteurs ont sur eux l'avantage du cœur. ■

Interview Irène Fraïn

L'ÉCLOSION D'UN « ENFANT DE LA BALLE »

Entre ses parents, les comédiens Jackie et Fernand Sardou, à Montesson, dans leur maison « les pieds dans l'eau », en bord de Seine. Michel a 4 ans.





Le soir de la première du chanteur au Palais des Congrès, le 14 janvier 1983. Après un triomphe devant 4 000 personnes, Michel se réfugie dans les bras de sa mère, Jackie, et de son fils Romain.

Photo FRANÇOIS GAILLARD

LA DYNASTIE SARDOU

Chez les Sardou, le goût du spectacle tient du patrimoine génétique. Tout a commencé au XIX^e siècle avec l'arrière-grand-père Baptiste-Hippolyte, charpentier de marine qui préféra monter sur les planches plutôt que les scier ! Son fils, Valentin, devint « comique excentrique » et se produisit avec sa femme, appelée « Sardounette ». Quant à leur fils, l'acteur Fernand Sardou, il épousa la comédienne Jackie Rollin qui donna naissance à Michel, le plus populaire de nos chanteurs.

« Le jour où j'ai perdu mon père », par Michel Sardou

« JE FAISAISS UN POKER AVEC JOHNNY, QUAND ON M'A TÉLÉPHONÉ. DEVANT MES AMIS, J'AI JOUÉ LES DURS. PUIS J'AI PLEURÉ COMME UN BÉBÉ »

PROPOS RECUEILLIS PAR DANY JUCAUD

On ne se parlait pas beaucoup, avec mon père. C'était un homme timide. Il ne comprenait pas bien mon chemin dans la vie. Il faut dire que je ne me donnais pas la peine de lui expliquer. Quand j'ai eu 18 ans, je lui ai dit : « Papa, l'école ça ne sert à rien, je veux être acteur. » Il m'a ouvert la porte. « D'accord, mais alors il faut que tu en vives. Dorénavant, tu n'habiteras plus la maison, sauf si tu es malade. »

La première fois où il est venu me voir chanter sur scène, son seul commentaire a été : « Fais attention, tu fais mal ton nœud de cravate. » Quelques années plus tard, en 1973, alors que je donnais un récital à l'Olympia, j'avais un trac noir, il est venu dans ma loge après le spectacle. « Que tu fasses la gueule quand tu chantes, d'accord, mais au moins, entre les chansons, montre-leur que tu es content, souris ! »

Il était un père absent, rêveur. On déménageait tout le temps. Quand on lui demandait son adresse, il ne se souvenait jamais où il habitait. Il ne vivait que pour son métier. Sa hantise, c'était le trou. Angoissé comme il n'est pas possible à l'idée de ne pas avoir de travail. Comme moi. J'ai toujours besoin d'avoir des projets pour les dix ans à venir. Il y a vingt ans, j'avais les dents qui traînaient par terre. Pour travailler, s'il l'avait fallu, j'aurais signé un contrat avec le diable.

Ce que j'admirais le plus chez mon père, c'était qu'il réagissait devant l'échec ou la réussite de la même façon. J'ai pris ça de lui. Je suis un ours comme lui, même la famille me pèse par moments. Quand mon fils Romain s'est marié, j'ai

appris qu'il était avec sa femme depuis sept ans. Je ne le savais pas. Ma mère ? On s'engueulait sans arrêt. C'était une mère étouffante. Lorsque j'ai fait Bercy, je devais avoir 40 ans, elle est arrivée dans les couloirs en criant : « Où il est mon minou, où il est mon minou ? » Moi, je me suis enfermé à double tour dans ma loge.

Le 31 janvier 1976, je jouais au poker avec Johnny chez des amis, j'ai reçu un coup de téléphone d'un gendarme : « Votre père est décédé. Il a été terrassé par une crise cardiaque dans les coulisses du théâtre municipal de Toulon. Ce sont des choristes qui ont découvert son corps. » Il avait 65 ans. Le matin même, resplendissant de santé, il avait fait l'émission « Midi première » en direct de Mougins, pour promouvoir « L'auberge du cheval blanc », qu'il devait jouer le week-end suivant. Quand j'ai raccroché, devant mes amis, j'ai encaissé le coup aussi dignement que possible. Mais lorsque je me suis retrouvé au volant de ma voiture, je me suis mis à pleurer comme un bébé. À 30 ans j'étais orphelin. Ma mère était en tournée à Genève. C'était la première fois qu'elle quittait mon père. Ils avaient passé leur vie collés l'un à l'autre. Comment lui annoncer la nouvelle ? Je l'ai appelée. Je m'y suis pris comme le roi des cons. Comme je ne savais pas comment faire, je lui ai dit brusquement : « Papa est mort. » Je l'entends encore s'effondrer au bout du fil. Elle hurlait : « C'est de ma faute, c'est de ma faute. Je n'aurais jamais dû le laisser seul ! »

Le lendemain, on a pris l'avion pour Toulon, pour chercher son corps. Je n'étais

jamais allé dans une morgue. Quand on l'a sorti d'un placard, j'ai eu l'impression d'être dans un film. Pour la première fois, je voyais un mort. Il avait l'air très reposé. Presque souriant. En le voyant aussi paisible, quelque chose de très étrange s'est passé en moi.

Ce jour-là, à ce moment précis, j'ai eu la conviction profonde qu'il existait autre chose après la mort, que la vie ne s'arrêtait pas là. On va me prendre pour un fou, je sais, je suis incapable de l'expliquer concrètement, mais j'en suis absolument convaincu. Je venais de découvrir que la mort, au fond, ce n'est rien du tout. C'est simplement la continuité de la vie. Un sentiment incommunicable, car personne n'est jamais revenu. Comme la foi, c'est impalpable, mais j'en suis sûr. Je lui ai tout doucement fermé les yeux. Je ne me suis même pas rendu compte que je pleurais et que j'étais en train de me liquéfier. Une jeune femme que je ne connaissais pas, une infirmière je crois, m'a pris par la main et m'a emmené sur le toit de l'immeuble. J'étais dans un état second. « Vous allez pleurer un bon coup, tout seul, et vous reviendrez quand ça ira mieux. » Je suis resté là-haut un moment. Je me suis vidé complètement. Lorsque je suis redescendu, j'étais libéré, sûr de mes convictions et paisible. Cette fille, sans le savoir, m'avait remis dans l'axe.

Le lendemain, j'ai chanté à Toulon, dans le même théâtre où mon père était mort. Il me manque terriblement. Il ne savait pas parler aux enfants, mais je me dis parfois que, s'il était là aujourd'hui, on aurait beaucoup de choses à se dire. ■



Père et fils devant une affiche du chanteur. Du 4 au 22 février 1970, Michel Sardou assure la première partie d'Enrico Macias.

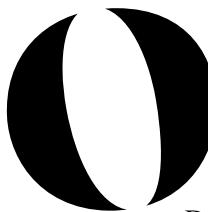
Une chanson pour Davy, deuxième fils et dernier des quatre enfants de Michel, né le 1^{er} juin 1978, sous le signe des Gémeaux.



« Lettre à ma mère », par Michel Sardou

« JE T'ENTENDS ENCORE M'APPELER, DU FOND DU COULOR: “OÙ EST-IL, MON MINOU?” À LA FOIS TU ME RENDAIS FOU ET TU M'ATTENDRISSAIS »

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE TABOUISS



orphelin. Je suis orphelin ! Aujourd'hui, je ne réalise pas encore que, plus jamais je n'entendrai ta voix gouailleuse me dire : « Michel, sur scène, sois sobre. Ton père l'était, lui ! »

Demain, peut-être, je comprendrai que tu es partie le rejoindre. Pour l'éternité. Mais c'est bien connu, la vie ne s'arrête jamais pour un artiste. Même quand la mort vient de lui prendre la première femme de sa vie, le spectacle doit continuer. Dans ma loge du Zénith de Nancy, je fais face au miroir. La tristesse m'enveloppe, les souvenirs me submergent...

J'ai lu un jour, je ne sais plus où, qu'une mère parfaite est celle qui donne son amour sans compter, et sans attendre qu'on lui rende la monnaie. Ton amour, tu ne me l'as jamais mesuré durant le demi-siècle que nous avons vécu ensemble. Tu étais parfois emmerdeuse, jamais étouffante. Il y a un mois, tu as dû être hospitalisée, mais quand je te téléphonais, ce n'était pas de ta santé que tu me parlais. Seulement de tes projets et, surtout, de la pièce à un personnage que Robert Lamoureux avait spécialement écrite pour toi et intitulée « La soupière ». Ce mot me replonge brusquement dans le passé, quand, au cours d'une des scènes à la Virginia Woolf, façon Pagnol, qui vous opposaient papa et toi, tu lui as envoyé à la tête la soupe au pistou prévue pour le dîner. Il faut dire que le caractère ne t'a jamais manqué, même si tu as pu, parfois, te sentir éclipsée par la gloire de mon père, qui rivalisait avec les plus grands acteurs de son époque. Toute ma jeunesse, tu le sais, a été marquée par sa tendresse, son

humour, son talent. Il était le phare de ma vie. À la maison, pourtant, c'est toi qui as toujours tenu les rênes d'une main ferme. Au grand regret de papa, d'ailleurs, totalement incapable de s'occuper de quoi que ce soit. C'est ainsi que tu as estimé, toi dont l'enfance avait été, à t'en croire, pire que celle de Cosette, que je serais pensionnaire pour recevoir une éducation normale. Heureusement, il y avait les vacances, durant lesquelles je vous suivais dans les tournées ou sur les plateaux de cinéma. À cause de votre métier, on vivait perpétuellement à contre-courant. On célébrait Noël cinq jours plus tard, le Nouvel An le 6 janvier. Et ne parlons pas des anniversaires ! Pas étonnant que je n'aie jamais pu retenir la moindre date importante...

Côté cuisine, tu n'as jamais été très respectueuse des traditions. Et en amoureuse des spécialités italiennes, à tous ces repas de fête, tu préparais des pâtes pour dix, alors que nous n'étions que trois. Mais à toute chose malheur est bon : grâce à toi, j'ai compris que trente secondes de cuisson en trop peuvent faire perdre une amitié vieille de vingt ans. Généreuse avec les pâtes, tu l'étais aussi pour le reste. Tu ne m'offrais jamais un jouet, mais dix. Avec toi, c'était la profusion. C'était ta façon, comme tous ceux qui ont manqué de tout, de prendre ta revanche.

On frappe à la porte de la loge. Je replonge brutalement dans le présent. Encore une demi-heure avant d'entrer en scène. Ce soir, j'en suis sûr, le public comprendra, sans grands mots, pourquoi je n'ai

pas annulé le spectacle. Ma décision n'a rien d'un exploit ni d'un tour de force. Elle est le seul moyen que j'ai trouvé de me libérer du chagrin qui m'opresse. Le public... Le public que tu aimais tant, maman, qui t'a si bien rendu cet amour et t'a délivrée de l'emprise des Sardou père et fils.

Après la mort de papa, tu m'as demandé l'autorisation de prendre le nom de ton mari. Jackie Rollin voulait devenir Jackie Sardou pour lui rendre hommage. La discussion entre nous a été âpre. Avant de te donner mon accord, j'ai tenu à savoir ce que tu comptais faire. Tu m'as dit : « Chanter. » Je t'ai répondu : « Pas question d'avoir deux Sardou chanteurs ! » Tu as fait semblant de t'incliner, en choisissant le théâtre. Mais, quelques années plus tard, tu es revenue à la charge. Et, là, j'ai cédé. Ton premier disque s'est bien vendu. Tu ne t'es pas privée de me le faire remarquer, et, un jour, tu as pris ton téléphone pour m'annoncer fièrement : « J'ai déjà vendu 70 000 disques, mon minou ! » Mon minou ! Je t'entends encore m'appeler, du fond du couloir : « Où il est, mon minou ? » Ce que tu as pu me faire chier à mourir avec ça...

Ce soir, je m'en rends compte, je n'ai pas toujours été très patient avec toi, maman. Mais reconnaît que tu étais parfois agaçante. Comme cette façon de refuser que je t'aide après la mort de papa ! Il faut bien un chef dans une famille : quand le père s'en va, le fils prend le relais. Mais madame affirmait haut et fort vouloir s'assumer, et ce n'est qu'à contre-cœur que tu as fini par accepter que je paie ton loyer. Mais la gueule noire que tu tirais ! Ou encore cette manie que tu



Sous les yeux de sa mère et d'un public conquis, à l'Olympia, le 26 juin 1982. Pour Jackie, Michel s'appellera toujours « mon bébé ».

avais de me déstabiliser, par ton émotion, cinq minutes avant que j'entre en scène, et de pleurer à la fin de chacune de mes chansons... Sans oublier l'acharnement que tu as mis à gâcher le dîner que j'avais organisé pour ton dernier anniversaire. Tu nous as miné la soirée en nous gonflant avec tes douleurs. Tu nous as même menacés de finir paralysée, pire de mourir... Je t'ai dit : « Mais maman, après les galères que tu as vécues et ce que ton métier a imposé à ta carcasse, cela n'a rien d'étonnant. On finit toujours par payer. » À la fin, à bout de nerfs et d'arguments, je t'ai dit : « Très bien, meurs ici et je convoque tout le monde ! »

Avec toi, tout prenait des proportions incroyables. À la fois tu me rendais fou et tu m'attendrissais. Et ta crédulité ! Tu croyais tout ce qu'écrivaient les journaux. Quand l'un d'eux a titré sur ma prétendue « maladie incurable », tu as complètement paniqué, alors qu'il suffisait de tourner la page pour comprendre qu'il s'agissait de ma fièvre de déménager. La sonnerie du téléphone de la loge me fait sursauter. Un nouveau fax de sympathie. Cette sonnerie me

ramène une fois de plus à toi, maman, et à nos conversations hebdomadaires, devenues un rite entre nous. Les rares fois où je n'étais pas ponctuel au bout du fil, tu ne manquais pas de m'accuser de t'abandonner, pire encore de ne plus t'aimer. Si tu m'avais dit, un jour : « Je vais bien », j'aurais raccroché tout de suite, pensant avoir fait un mauvais numéro. Heureuse, tu l'étais avec tous mais tu ne supportais pas la familiarité. Quand, à la sortie du théâtre, un spectateur enthousiaste t'a plaquée un jour contre lui pour la photo de sa vie, tu l'as envoyé balader sans ménagement : « Pas question de poser avec un type qui me broie l'épaule, et qui, de plus, a ta tronche ! » Tu faisais du Audiard sans le savoir. Cabotine, comme tous les artistes, tu te précipitais sur la page « spectacles » des journaux et, quand l'un d'eux ne parlait pas de toi, tu le classais sans appel dans une catégorie peu flatteuse.

Haute comme trois pommes, tu étais un sacré personnage. Mère peu conventionnelle, tu t'es révélée pour tes quatre petits-enfants une grand-mère courant d'air mais toujours attentive, plutôt râleuse mais dans le vent, refaisant la France, l'Europe et le monde, mais, dans

tes bons jours, admettant la contradiction. Je me demande bien quelle arrière-grand-mère tu aurais été... toi, maman, qui m'imaginais mal jouant les grands-pères. Sandrine, ta première petite-fille, qui attend un bébé, ne le saura malheureusement jamais. L'amitié était une valeur précieuse à tes yeux. Et toi qui prétendais suivre en permanence un régime, que j'avais fini par qualifier de « virtuel », tu en célébrais volontiers le culte à la table des grands chefs. Le jour même de ta mort, tu as déjeuné avec des amis chez Taillevent, pour fêter ton spectacle de la prochaine saison théâtrale.

La houppette de la maquilleuse me ramène à la réalité. Cinq minutes encore avant le lever du rideau... Ces derniers temps, j'avais cru comprendre que tu étais tentée par la mort, alors que, paradoxalement, tout allait bien pour toi maman. Elle t'a prise au mot. Ton cœur qui a tant donné d'amour a cessé de battre quatre jours avant ton 79^e anniversaire. Mais, je le sais : « La mort n'est rien. Tu n'es pas loin, juste de l'autre côté du chemin. Vous voyez, tout est bien. » J'y vais, maman ! Ce soir, la star, c'est toi. ■



LE TEMPS DES COPAINS

Michel a l'amitié fidèle. Sa bande, c'est la même depuis les glorieuses seventies : Johnny, Sylvie, Eddy, Carlos, Mireille, Alain, Pierre Billon, Jacques Revaux, Régis Talar. À chaque fois, les brouilles passagères donnent aux retrouvailles un air de feu d'artifice... Sauf pour la plus grande de ses amitiés, celle qui l'a lié pendant trente ans à Johnny Hallyday.



AUTOUR DE
SYLVIE VARTAN,
TOUTE UNE
COUR DE STARS

*Pique-nique à Montpellier, en août 1974.
Sylvie trinque à ses 30 ans, en compagnie
de Carlos, Johnny Hallyday, Michel Sardou
et Pierre Billon.*

Photo BERNARD LELoup



Les deuxièmes Olympiades d'Europe 1, sur l'île d'Hydra en Grèce, en mai 1978. Au premier rang, Michel Sardou est entouré, à gauche, par le boxeur Jean-Claude Bouttier et, à droite, par Hugues Aufray, Jeane Manson, Serge Lama, Alice Dona, Richard Anthony, Marc Cerrone et Dave.

Soirée de gala à l'Élysée-Matignon, à Paris, le 15 septembre 1977. Les amis sont là: Johnny Hallyday, Claude François et Demis Roussos. À l'arrière-plan, on reconnaît Jean-Paul Belmondo.

LES ROCKERS ADOPTENT LE JEUNE « FRENCHIE »

Novembre 1989. Trois légendes, trois copains de la chanson française : Johnny Hallyday, Michel Sardou et Eddy Mitchell posent ensemble en studio, à l'occasion des cinq ans du Top 50.

Photo **PATRICK HORVAIS**





SARDOU EN PATRON DE PRESSE

Le 28 janvier 1976, à l'heure du bouclage de « MS Magazine », le journal créé et dirigé par le chanteur. Son but : détrôner « Podium », magazine de son rival Claude François. Eddy Mitchell relit l'article qu'il a écrit sur le bicentenaire de la chanson américaine.

Photo PATRICK JARNOUX



POUR L'AMOUR DES ACTEURS ET DU CINÉMA D'AUDIARD

À Megève, avec Mireille Darc, en 1987. L'actrice est la marraine de son fils Romain. Ensemble, ils ont enregistré un duo, « *Requin chagrin* ». En 1992, Michel chante « *Le cinéma d'Audiard* », hommage au dialoguiste qui offrit à Mireille Darc comme à Bernard Blier leurs plus belles répliques.

Photo RICHARD MELLOUL





Bernard Blier écrivait des chansons en cachette et rêvait que Sardou en choisisse une pour son tour de chant. En 1987, son vœu fut exaucé sur un plateau de télévision : Michel interprète son « J'aimerais bien qu'on ne m'oublie pas ».



Pour son « Super show » du 30 novembre 1985, sur Antenne 2, avec Eddy Mitchell et Coluche. Deux mois plus tôt, l'humoriste a lancé sa « petite idée comme ça » : Les Restos du cœur, dont Michel a été l'un des plus fervents soutiens.





DANS LES LOGES,
LA MÊME ROCK'N'ROLL
ATTITUDE

*Ensemble, le temps d'un concert, le 5 août 1974.
Les deux géants du music-hall se préparent à un
gala exceptionnel, devant 20 000 spectateurs,
dans les arènes de Béziers.*

Photo BERNARD LELoup



Août 1977. Claude
Pierre-Bloch, imprésario
de Michel et Johnny,
n'a pas eu le temps
d'enfiler un maillot de
bain avant de plonger
dans la piscine !



Les deux chanteurs au
temps de leur amitié,
à la villa la Templerie,
à Saint-Tropez.



AVEC JOHNNY, TRENTÉ ANS DE COMPLICITÉ

Dans sa loge, à Bercy, en 2001. Michel a écrit « Hallyday (le phénix) », inspiré par son ami Johnny.

Photos CLAUDE AZOULAY

BABETTE ET LES GARÇONS

Leur première rencontre, au Périscope, une boîte à la mode, fut expéditive. Elle lui a dit qu'elle n'aimait pas ses chansons, il lui a rétorqué qu'il aurait fallu déjà qu'elle les comprenne. Des étincelles avant le coup de foudre ! Pour s'excuser, Michel lui envoie un bouquet de roses rouges et une invitation à dîner. Babette rend les armes. Et décide d'en faire l'homme de sa vie, même s'il est encore marié.

BAIN DE MOUSSE
HOLLYWOODIEN POUR
LES AMOUREUX

*Dans leur hôtel particulier de Neuilly,
en septembre 1976, ils reçoivent les photographes
de Match à la manière des stars.*

Photo CLAUDE AZOULAY

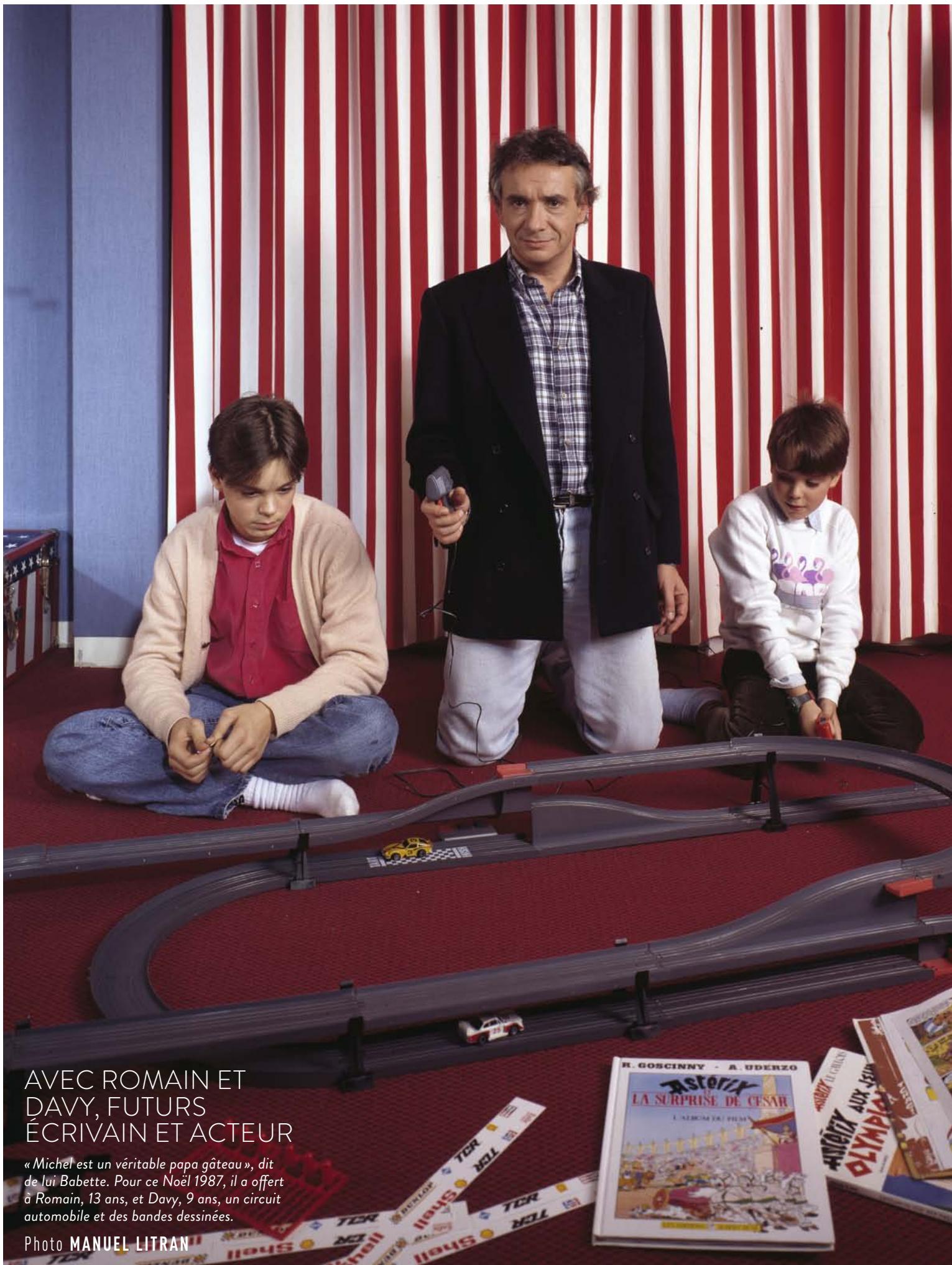




*Trois petites notes de musique
pour celle qui sera bientôt son épouse.
Dans leur salon, en septembre 1976.*



*Le 14 octobre 1977, à la mairie de Neuilly,
Elisabeth Haas, dite « Babette », devient Mme Sardou.
Les témoins du marié : Jacques Revaux et Johnny
Hallyday. Ceux de la mariée : Mort Shuman
et René Cleitman.*



AVEC ROMAIN ET DAVY, FUTURS ÉCRIVAIN ET ACTEUR

« Michel est un véritable papa gâteau », dit de lui Babette. Pour ce Noël 1987, il a offert à Romain, 13 ans, et Davy, 9 ans, un circuit automobile et des bandes dessinées.

Photo MANUEL LITRAN

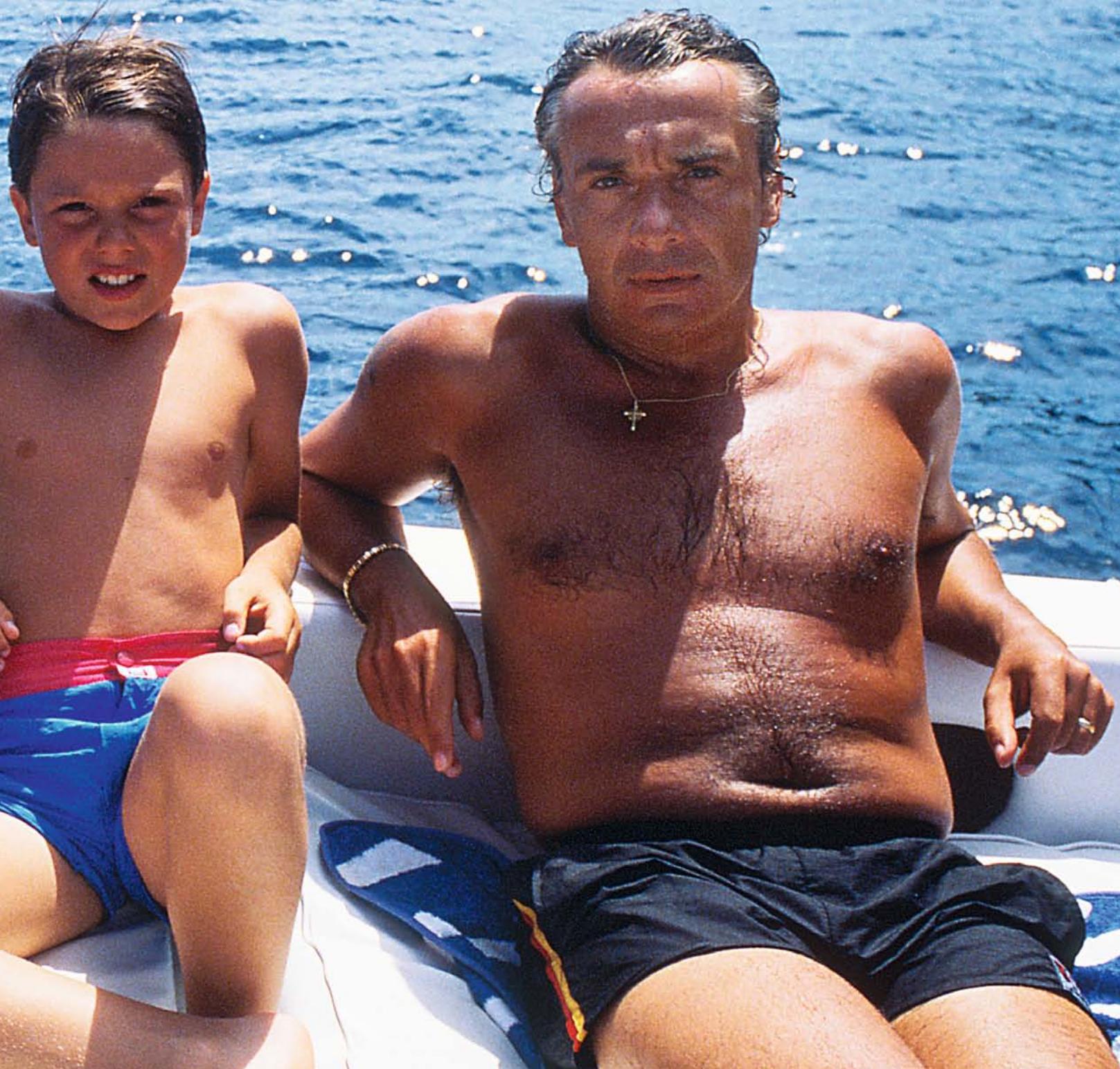




ENTRE DEUX TOURNÉES, DE RARES ESCAPADES EN FAMILLE

*Toujours sur la route, Michel ne voit pas ses enfants grandir.
Le temps des vacances, avec Romain et Davy, vaut séance de rattrapage.*

Photo **RICHARD MELLOUL**



Michel Sardou

« J'ÉTAIS DEVENU UN CHIFFON. JE RESSUSCITE ! »

INTERVIEW PHILIPPE LABRO

C

ette « fêlure » dont parlait avec son grand talent amer le romancier F. Scott Fitzgerald, ce quelque chose qui se brise chez un être à qui, apparemment, tout sourit et tout réussit, ce trou noir où plongent, presque inévitablement, les hommes et les femmes qui vivent en permanence en représentation, Michel Sardou reconnaît aujourd’hui qu'il en est passé tout près, au ras du fil de la lame. Depuis dix ans, chacun des airs écrits et chantés par lui a, dès son apparition sur les radios, conquis la plus grande audience populaire. Le dernier s'intitule « K 7 » et, à peine sorti, provoque déjà le même engouement. Or, pendant plus de trois mois, il s'est passé autour de Sardou un phénomène que l'on observe régulièrement autour des vedettes parvenues à un stade aussi élevé de succès et de célébrité. Que lui est-il arrivé ? On le cherchait partout, il n'était nulle part. Galas et tournées annulées. Séances d'enregistrement reportées. Plus de photos, plus de télévision, plus d'interviews, rien, le silence et l'éloignement et, par conséquent, la rumeur selon laquelle « il va mourir, il a un cancer, il a une maladie difficile à soigner, il est fichu, on ne sait pas où il est ni ce qu'il devient ». Dans ces cas-là, le mieux est d'aller à la source et de poser les questions au premier intéressé. Ni mort, ni malade, ni cancéreux, et bien présent dans Paris, Michel Sardou explique d'abord qu'il déteste se confier à quiconque. Je lui demande pourtant de raconter et les questions, très simples, suivront quand il s'arrêtera.

Que s'est-il passé exactement ?

Je n'ai jamais eu de déprime, de dépression, ni nerveuse ni physique. Je crois être plutôt costaud. Tout allait bien, c'était en mars dernier, j'étais dans ma loge, juste avant un gala à Boulogne-sur-Mer, assis dans une sorte de siège relax. À un moment donné, j'ai voulu me redresser pour me lever, et je n'ai pas pu tenir sur mes jambes. Je suis parti en avant... C'était une sensation bizarre, jamais éprouvée jusque-là. J'ai tout de même voulu aller sur scène. Mais là, même chose. J'avais très mal dans les jambes, dans le dos, tout ce que je faisais était un effort.

Vous bougiez ? Un chanteur, derrière un micro, il bouge, même s'il n'appartient pas à la catégorie gesticulateur-danseur.

Oui... On oublie toujours qu'on n'est jamais véritablement figé derrière un micro, mais là, je suis resté fixe. Je ne pensais pas aux chansons, j'avais simplement peur de tomber sur scène, comme avant dans la loge mais cette fois devant le public. À l'entracte, on a fait venir un docteur et il m'a fait le contraire de ce qu'il faut faire : une piqûre, un contrecoup, pour tenir, comme un athlète crevé. Ça m'a filé la pêche, comme on dit, mais après la seconde partie du spectacle, j'étais ruiné, un chiffon. J'ai traîné cette impression pendant une semaine. La tournée continuait, mais je n'étais plus chez moi sur scène. J'étais ailleurs. J'ai fait procéder à des analyses : sang, cœur, tout marchait. Je n'avais rien. Et pourtant, j'étais au trente-sixième dessous ! Tout allait bien mais tout allait mal !

Vous faisiez une dépression, c'est tout !

Non ! J'ai cherché un meilleur mot pour définir ce que j'avais, c'était de la fatigue.

C'est un mot un peu trop commode. Ça va beaucoup plus loin que cela, ce que vous avez eu, et vous le savez aujourd'hui.

J'étais dans un brouillard, pas concerné du tout. Je faisais les gestes habituels, mais il n'y avait plus désir ni plaisir dans ce que je faisais. Or, si un chanteur ne désire pas chanter et s'il n'éprouve pas du plaisir à satisfaire ce désir, il est fini.

Vous avez consulté un psychiatre, un psychologue ? Quelqu'un ?

Je n'ai pas voulu. Je ne le ferai jamais.

Par crainte ou par orgueil ?

Les deux, peut-être. En tout cas, je m'y suis refusé. Et comme je déteste subir, j'ai voulu d'abord lutter, en surmontant cette "fatigue" par un excès de médicaments. Vitamines, remontants de toutes sortes, afin de tenir. Ma hantise, c'était tenir entre 20 heures et minuit. Après la représentation, rien, le chiffon.

Chiffon, fatigue, ce sont d'autres manières de dire que vous avez été malade, que vous avez traversé une dépression.

Oui, sans doute, mais je ne l'ai jamais su. J'avais des insomnies, je me disais : pourquoi je fais ce que je fais, à quoi ça sert ? J'ai pensé que ce que j'écrivais ne valait rien et j'ai eu assez de bon sens pour décider de tout plaquer et de partir.

Où cela ? Avec qui ?

En Floride, sur la mer, au large, avec ma femme.

Vous lui avez parlé ? Vous parliez à quelqu'un ?

Non, pas réellement : je refuse le dialogue, je n'aime pas m'analyser. Pas plus devant ma femme que mes amis les plus intimes... Je sais que c'est un défaut, je pourrais tenter de le corriger, mais dans ce cas, j'ai fui les questions, donc les réponses. Il faut dire que, pendant longtemps, je n'ai fait que paraître jouer un numéro. J'ai toujours eu deux identités, l'une prenant le pas sur l'autre. Ma nature réelle est celle d'un timide, un garçon renfermé, qui se confie peu, qui n'aime pas la foule. Or, mon succès et mes chansons ont fait de moi quelqu'un d'autre.

Est-ce cette contradiction, pesante, qui vous a fait "craquer" ?

Oui. Il faut aussi ajouter l'accumulation des choses du show-business, les obligations, les règles. Mais, là-dessus, je ne crois pas qu'il faille exagérer : chanter, c'est un métier agréable, ce n'est pas un chemin de croix, il ne faut pas en faire un drame – vingt minutes après la fin du spectacle, tout va bien. Pourtant, tout allait mal, mais ce n'était pas l'exercice du métier lui-même qui était en cause. Je n'étais pas bien dans ma peau. J'avais envie de partir.

Pourquoi la Floride ?

Parce que, au large de Fort Lauderdale, dans les Biminis, il y a une région où la pêche est formidable. C'est la région que Hemingway

adorait hanter sur son bateau, avec ses amis, pour y pratiquer la pêche au gros. Je connaissais un peu. J'y suis reparti, comme dans un refuge.

Pour jouer à l'homme...

Oui et non, pour y affronter des éléments beaucoup plus forts que soi. Pour être seul, et s'absorber dans des victoires ou des défaites qui ne comptent que pour soi... Ça a duré un bon mois, une vraie oxygénation.

Ça ne suffisait pas, tout de même ?

Non. Il faut d'abord dire que j'ai suivi une sorte de régime, arrêté de me fabriquer une forme artificielle, je me suis redonné une force naturelle... Et puis j'ai un peu regardé mon passé.

Tout seul, sans l'aide d'une "écoute" ?

C'est-à-dire que... j'ai perdu mon spectateur. J'ai toujours tout fait dans ce métier pour épater mon père. Or, il a disparu il y a quatre ans, et depuis sa mort, le vide n'a pas cessé d'augmenter.

C'est peut-être ces quatre années qui ont abouti à votre "crise" du mois de mars. Votre père, vous ne lui parliez pas, à lui ?

Non, pas vraiment. On était complices, mais muets. On s'engueulait sans bruit. Il avait autant de pudeur que moi. Il voyait bien que j'étais quelqu'un d'autre que ce qu'il aurait désiré – et il savait aussi que je n'étais pas celui à qui la presse, le public ou même mes chansons me forçaient à ressembler... Mais il ne me disait rien. Seulement, voilà, il était là, et tant qu'il a été là, je n'ai jamais été "fatigué"...

Il était fier de vous ? Vous étiez fier de vous-même ? Votre succès n'a pas contribué à faire exploser un peu les choses ?

Oui et non, parce que ma "carrière", comme on dit, je ne l'ai jamais calibrée, jamais planifiée, c'est arrivé comme cela, je n'y ai jamais cru, je ne me suis même pas rendu compte de ce qui m'est arrivé, je n'ai jamais analysé ma vie. Je suis descendu dans la rue, avec mes chansons, en 1970, avec "Les bals populaires", et je n'en suis jamais sorti. Et je me rends compte seulement aujourd'hui que le bruit qu'on a fait autour de certains de mes textes était complètement disproportionné. On m'a collé des étiquettes, on m'a fabriqué une image mais elle n'était pas vraie.

Oui, mais vous me disiez il y a un instant qu'il était plus important de paraître que d'être et de dire – et vous avez joué ce jeu-là.

C'est vrai ! Je m'insurge contre l'image qu'on a de moi, le macho, le facho, le bambochard, mais je n'ai rien fait pour la contrecarrer, cette image, rien ! Je n'ai rien dit ! Mais là encore, c'est de la pudeur : je ne vais pas me battre, me lever le matin en protestant à droite comme à gauche, en disant, je ne suis ni facho, ni ivrogne, ni bagarreur, ni démagog... J'ai laissé dire. À la fin, d'ailleurs, les choses se sont gommées. Je crois que les gens ont enfin compris que je suis un chanteur d'instinct, comme il y a des sportifs d'instinct ou des artistes d'instinct – que je ne réfléchis pas à mes attitudes et mes choix, et que, d'une certaine façon, j'ai chanté pour tout le monde, ce que tout le monde ressentait. Et c'est cela qui a fait qu'on m'a aimé aussi.

Reparlons de la Floride. Les "jambes" vous sont revenues vite ?

Oui et non. Je me suis retrouvé en forme, oui, physiquement, au bout de quelques semaines, mais la tête n'a pas suivi de la même manière. J'ai évolué.

C'est-à-dire ? Le narcissisme s'est transformé ? Vous avez réussi à penser un peu plus aux autres ?

Un peu. Le chanteur, comme le comédien, sans doute comme beaucoup d'autres gens, se croit le centre du monde. C'est toujours Moi, Moi, Moi ! J'ai essayé, j'essaye de m'en débarrasser, car c'est une notion invivable, insupportable. Peut-être que je me suis mis à un peu plus à regarder vers les autres, c'est-à-dire ceux que j'aime et qui m'aiment.

Vous avez retrouvé un autre spectateur privilégié, comme l'était votre père ?

Non, mais je l'ai transformé. Je me suis fait à cette place vide, d'abord. Et cette bousculade dont je vous parlais, ce manque de construction et d'organisation que j'ai vécu pendant dix ans, j'ai fini par y mettre bon ordre. Quand on me disait : "Mais comment avez-vous fait pour en arriver là ?", que vouliez-vous que je réponde ? "Rien" ?... Alors, on invente n'importe quelle réponse. Mais c'est vrai, je n'avais rien fait d'autre qu'écrire des chansons que je sentais, et les chanter... Aujourd'hui, je veux aller plus loin. Pendant longtemps, pour ressembler à l'image (fausse !) que je m'étais faite de moi-même et que les autres avaient faite, j'ai joué au "petit Français" qui refuse le monde extérieur, l'étranger. Maintenant c'est fini, je suis prêt à aller ailleurs. J'apprends l'espagnol, je vais aller chanter dans quatre pays d'Amérique du Sud cet été, j'ai des mondes à conquérir, je vais me battre dans des endroits inconnus, c'est un stimulant. Oh ! je ne vais pas mettre une majuscule à tous ces mots. Il y a, sur la terre, d'autres combats, plus sérieux – je ne crois pas que je sois là pour délivrer un message. C'est de la toute petite création ce que nous faisons, les chanteurs. Ce n'est ni un art, ni un sacerdoce, ni un talent important, nous ne sommes pas d'utilité publique...

Vous parlez encore comme celui qui n'est pas sorti de sa "fatigue".

C'est vrai, c'est un peu ce que je me suis dit. Mais j'ai lutté, tout seul ! Ce dont je suis le plus fier, c'est que je me suis sorti de ma morosité, tout seul.

Avec quelles clés ?

Une seule clé : le sommeil... Et puis se dire que ça va passer. Je ne connais pas de situation durable : j'ai joué sur le fait que chanter ou ne pas chanter, ce n'était pas vital. Ce qui comptait le plus pour moi, au plus profond de mon angoisse, c'était de rester debout, maître de moi-même et me dire : tu as un don, c'est un petit don, c'est assez quelconque, mais c'est un don. Alors, si tu ne te complais pas dans ton problème, si tu laisses passer, ton don va revenir, tes jambes vont revenir et tu avanceras. Tout bouge : j'avance ! Ça a été ma devise secrète...

C'est Roman Polanski qui dit toujours : "Efface et continue."

Oui, exactement.

Mais vous êtes conscient que cette "dépression", mot que vous refusez de prononcer, ça peut revenir ?

Oui, mais ce n'est pas un sentiment négatif. Je ne sais pas encore très bien ce que cette crise m'a apporté, mais je suis sûr que cela m'a appris quelque chose.

Mieux vous connaître, tout bêtement.

Je ne me connais pas du tout, en fait, encore aujourd'hui. Je n'ai pas encore commencé à fouiller dans mon passé. Je ne sais pas si je veux, ou si je dois le faire. Je ne suis pas l'archiviste de ma propre vie. Je garde peu de photos de moi, peu de souvenirs. Je me souviens que je brûlais toujours livres et cahiers.

Pas joli, ça, brûler les livres – mauvaise référence.

Oui ! [Rires.] Et pourtant, je lis dans toutes les directions, aujourd'hui. Surtout l'histoire, l'Antiquité, les civilisations perdues...

Et vos garçons ?

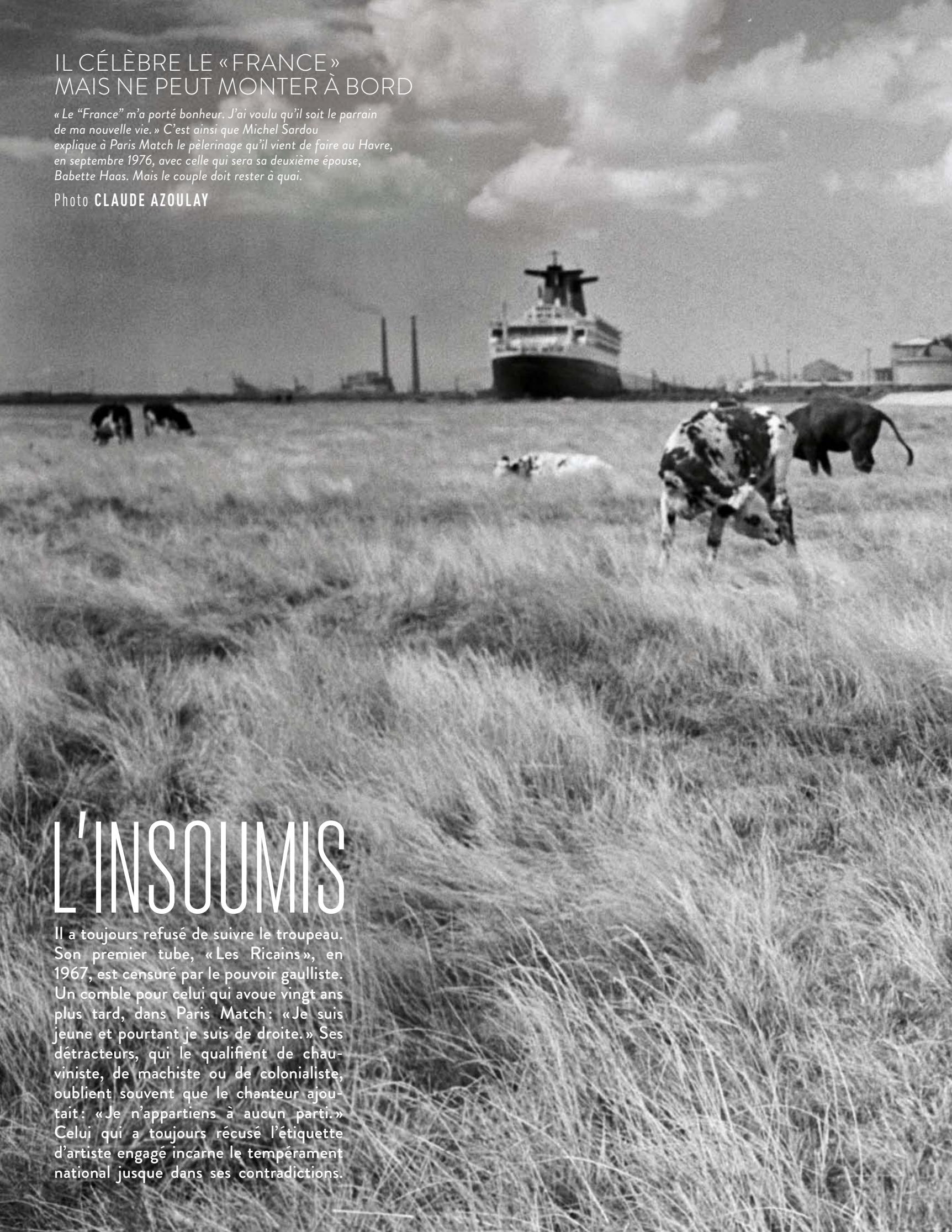
Mon père était dans le spectacle, ma mère l'est aussi. J'ai toujours vécu là-dedans, alors je ne sais pas s'ils y seront, mais ce que j'essaye de faire, c'est de leur expliquer la vérité sur le métier que l'on pratique.

Tout compte fait, sortir d'une dépression et tenir vos propos, ça dénote un assez bon équilibre. Vous êtes très équilibré. [Silence.] Ça doit être vrai. ■

IL CÉLÈBRE LE « FRANCE » MAIS NE PEUT MONTER À BORD

« Le « France » m'a porté bonheur. J'ai voulu qu'il soit le parrain de ma nouvelle vie. » C'est ainsi que Michel Sardou explique à Paris Match le pèlerinage qu'il vient de faire au Havre, en septembre 1976, avec celle qui sera sa deuxième épouse, Babette Haas. Mais le couple doit rester à quai.

Photo CLAUDE AZOULAY



L'INSOUMIS

Il a toujours refusé de suivre le troupeau. Son premier tube, « Les Ricains », en 1967, est censuré par le pouvoir gaulliste. Un comble pour celui qui avoue vingt ans plus tard, dans Paris Match : « Je suis jeune et pourtant je suis de droite. » Ses détracteurs, qui le qualifient de chauviniste, de machiste ou de colonialiste, oublient souvent que le chanteur ajoutait : « Je n'appartiens à aucun parti. » Celui qui a toujours récusé l'étiquette d'artiste engagé incarne le tempérament national jusqu' dans ses contradictions.



DES ICÔNES DE HOLLYWOOD AUX « FEMMES DES ANNÉES 80 »

En 1974, il fait danser dans ses bras Marianne... et des gitanes. Et qu'importe le qu'en-dira-t-on. Bien des années plus tard, ce fumeur invétéré fanfaronne auprès de Paris Match : « C'est bon pour la voix. Pas pour le reste. Mais pour la voix, si. Cela la rend un peu rauque. »

Photo **BENJAMIN AUGER**



En 1989, pour Paris Match, le chanteur présente ses coups de cœur : Katharine Hepburn, Lauren Bacall, Ava Gardner, Carole Lombard, Marilyn Monroe... « Elles sont les premières femmes de ma vie, celles qu'enfant j'épinglais sur les murs de ma chambre. »

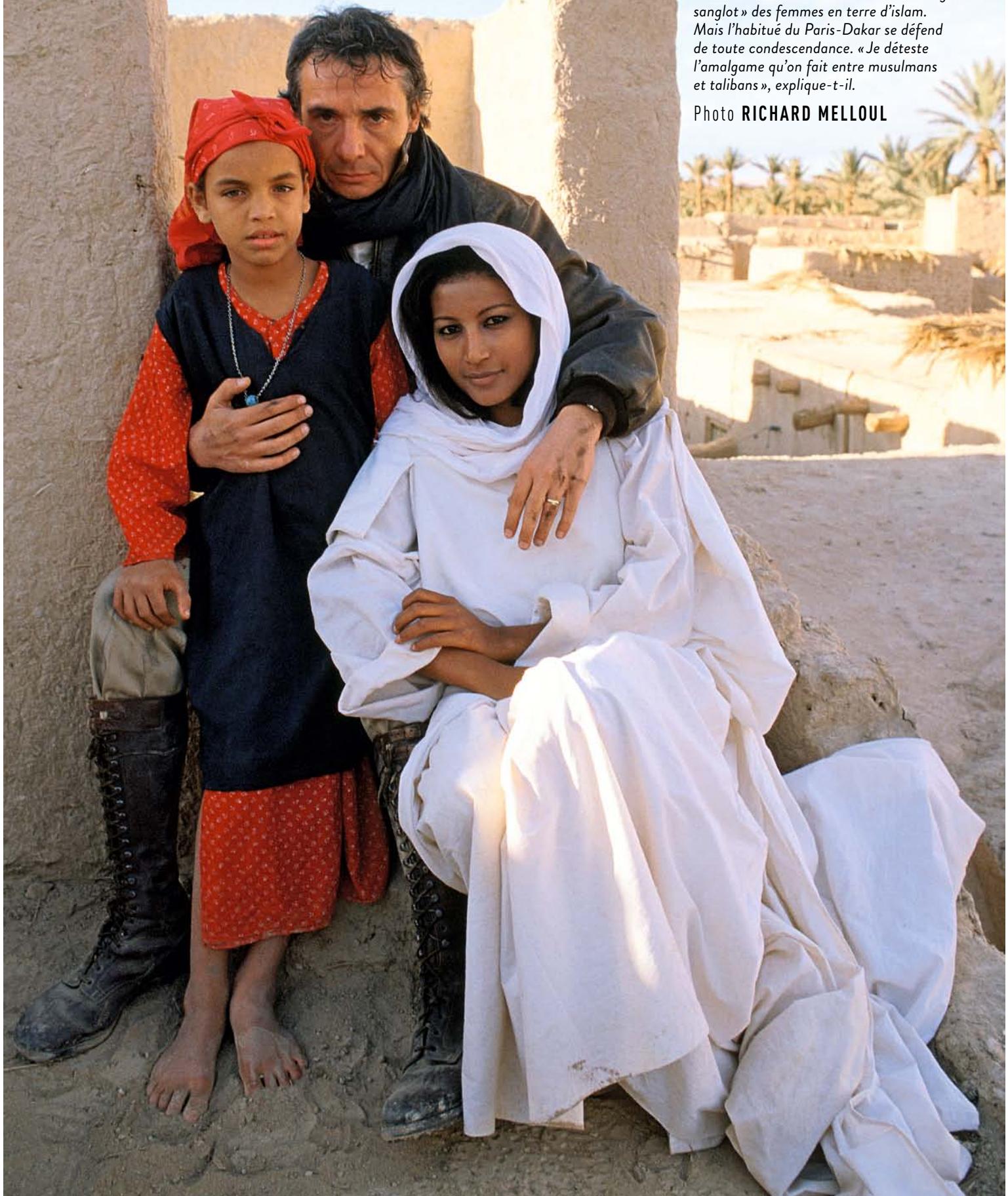
Photo **MANUEL LITRAN**



LE CHANTEUR ADOpte L'UNIFORME DE LA PROVOC

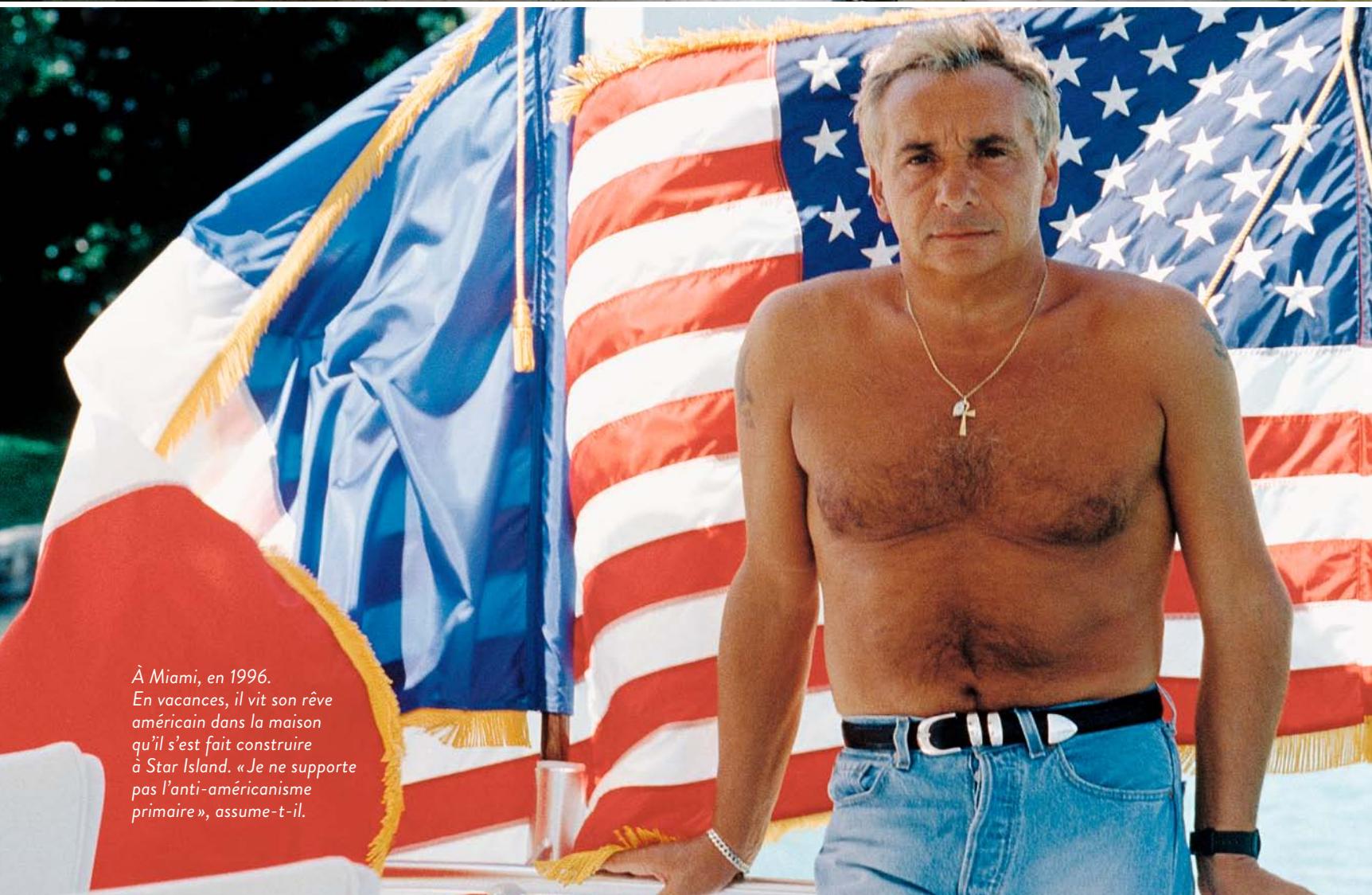
En 1986, pour le clip de « Musulmanes », il incarne un aviateur sensibilisé au « long sanglot » des femmes en terre d'islam. Mais l'habitué du Paris-Dakar se défend de toute condescendance. « Je déteste l'amalgame qu'on fait entre musulmans et talibans », explique-t-il.

Photo RICHARD MELLOUL





Depuis la parution des « Bals populaires » et du « Rire du sergent », l'interprète de « J'habite en France » surfe sur une veine cocorico. Sardou, barde du pays profond et de la chanson à boire ? Le chanteur se moque de cette image en posant en uniforme et képi blanc de légionnaire, en 1973.



À Miami, en 1996.
En vacances, il vit son rêve américain dans la maison qu'il s'est fait construire à Star Island. « Je ne supporte pas l'anti-américanisme primaire », assume-t-il.

CIBLÉ PAR LES FÉMINISTES, IL DÉGAINE SES TUBES

Le 18 février 1977, ils sont 600 à manifester devant le Forest National de Bruxelles. Caricaturée en maniaque de la guillotine après la sortie de « Je suis pour » (en pleine affaire Patrick Henry), la star est contrainte d'annuler les deux derniers concerts de sa tournée. Sans renier le message de la chanson, il regrettera un titre malheureux.

Photos BERNARD LELoup





Face aux critiques, il refuse de rendre les armes. De là à accuser Sardou d'être un anti-pacifiste chevronné ? Il a tout de même été arrêté pour n'avoir pas répondu au recensement militaire... et fut contraint de faire son service. Ici en pleine séance de tir, chez lui à la campagne, en juin 1979.

Une vedette sous haute protection de la police belge, en février 1977, à Bruxelles. Sa défense de la loi du talion n'est pas du goût de ses détracteurs, qui déclenchent une polémique... explosive !



En juin 1984, à Paris, Michel Sardou et son fils Romain participent à une manifestation pour l'école privée, contre le projet de loi Savary.



LE 18 FÉVRIER 1977, C'EST SOUS LES HUÉES DE MANIFESTANTS ANTI-SARDOU ET ESCORTÉ PAR DES POLICIERS QUE LE CHANTEUR SE REND AU THÉÂTRE BRUXELLOIS OÙ IL DOIT SE PRODUIRE. DANS PARIS MATCH, IL A TOUT DE MÊME UN SUPPORTEUR, LE GRAND REPORTER JEAN CAU

CHER MICHEL SARDOU...

PAR JEAN CAU

Autant vous l'avouer tout de suite, je vous avais à l'œil. Déjà, votre nom m'était suspect et votre refus de prendre un pseudonyme anglo-saxon (que faire d'autre quand on n'a pas la chance de s'appeler, par exemple, Mort Shuman, Demis Roussos, Luis Mariano, Petula Clark, Nana Mouskouri, Leny Escudero, Moustaki ou Enrico Macias) comme vos confrères Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Ringo, Stone, Sheila, Dick Rivers, etc., ne laissait pas de m'inquiéter et de m'apparaître comme une grave manifestation de chauvinisme. Mike Sardwell ou Mickey Sardy, j'aurais compris. Mais Michel ! Mais Sardou ! Pourquoi pas Pierre Dupont, hein, ou Antoine Pinay ? Ensuite, mon oreille s'était alarmée de vous entendre déplorer la mort d'un paquebot sous prétexte que celui-ci s'appelait « France » et arborait, orgueilleusement, notre pavillon sur les océans.

Ce garçon, me disais-je, file du mauvais coton et, un de ces quatre matins, est tout à fait capable de me chanter « La Marseillaise » dans un stade si le XV de France remporte le Tournoi des Cinq Nations ou Saint-Étienne la Coupe d'Europe. Cet homme est dangereux. S'il continue, craignons le pire. Avant de poursuivre cette épître, Michel Sardou, je voudrais vous prévenir que je ne suis pas du tout contre la chanson dite « engagée », à condition qu'elle le soit, évidemment, « à gauche », et dénonce toutes les contraintes qui nous corsètent et toutes les oppressions qui nous étouffent dans cet Occident capitaliste dans lequel nous avons le malheur de vivre. Nul plus que moi ne goûte – ce sont coulées de miel dans mes oreilles – les chansons où il n'est question que de « voyages » psychédéliques, de liberté et de libertés, de méchants militaires qui encasernent notre jeunesse, d'amour de la nature, de condamnés qu'on oblige à languir dans des prisons et de paix sur la Terre aux hippies écologistes de bonne volonté. Nul plus que moi encore, à l'écoute de France Culture ou spectateur assidu des galas donnés dans les maisons (de la culture, toujours), n'est aussi fortement ému lorsqu'il ouït les chansons où la Bretagne, l'Occitanie, la Corse, la Catalogne et le Pays basque (et demain, je l'espère, l'Alsace-Lorraine, la Touraine, Nice, la Savoie et la Normandie) nous disent leur malheur d'être colonisées et génocidées par l'occupant français. J'aime, vous le devinez, la chanson engagée et ne déplore qu'une chose, savoir que cet engagement stoppe net ses élans plutôt que de sauter certaines frontières.

En effet, j'ai beau prêter l'oreille, je n'entends aucune mélodie qui stigmatiserait le martyre du Liban, les massacres du Cambodge, la chasse aux intellectuels en URSS ou à Prague, les prisons de Castro et le mur de Berlin. Muettes les guitares, aphones les sonos et plus cois que les carpes ceux

qui célébreront la mutinerie du « Potemkine » et non celle du navire de guerre soviétique dont l'équipage, l'année dernière, fut décimé pour avoir essayé de cingler vers d'autres libertés ; et plus silencieux que des tombes ceux qui chantèrent l'exil de Théodorakis et restent bouche cousue lorsqu'il s'agit de celui de Wolf Biermann, chanteur de la RDA passé à l'Ouest et qui, pourtant, déclare, ce 28 février 1977 : « Le nombre de mes camarades arrêtés pour s'être solidarisés avec moi dépasse la centaine et celui des interrogatoires et licenciements plusieurs milliers. » Il y a là, me semble-t-il, deux poids et deux mesures, deux cris et deux tortures. Mais voyons voir, jeune homme, ce qu'on vous reproche, et qui est grave.

Je rappelle les faits qui viennent de se produire à Bruxelles, à l'occasion d'un récital donné par vous dans cette ville. Le théâtre de Forest protégé par six cars de policiers. Un engin explosif déposé dans la salle. Des manifestants constitués en comité anti-Sardou scandant des slogans qui vous traitaient de sadique, de raciste, de violeur et de « salaud » dont le peuple aurait la peau. (Ça rime phonétiquement.) Des croix gammées peintes sur votre voiture et, enfin, « Sali Salo Sardou » chanté sur l'air de la célèbre marche que poussaient à pleins poumons, dans nos rues, de 1940 à 1944, les soldats de la Wehrmacht. Donc, vous osez chanter que vous seriez pour la peine capitale infligée à l'assassin qui aurait tué votre enfant. Verdict : vous êtes un coupeur de têtes, et que votre opinion soit partagée par 75 % des Français agrave votre cas, puisque toute majorité silencieuse est, par voie de conséquence, imbécile. Nous sommes en démocratie, mais, comme celle-ci n'est pas populaire, les citoyens qui la composent sont des abrutis volontiers sanguinaires. J'ai dit. Donc, vous avez ironisé sur « le temps béni des colonies ». Verdict : vous êtes un ignoble colonialiste, et je ne sais ce qui me retient de vous livrer aux maréchaux Dada ou Bokassa, qui s'y connaissent en la matière. J'ai dit. Donc, vous avez chanté « les villes de grande solitude » et caricaturé les héros style « Orange mécanique ». Verdict : vous êtes un violeur sexiste. J'ai dit.

En vérité, Michel Sardou, il y a une chose capitale et simple que vous n'avez pas comprise. C'est qu'il y a une contestation à la mode et une autre qui ne l'est pas. Tenez, si vous chantiez, par exemple (j'improvise, pardonnez-moi) : « J'ai fumé un joint / Un jour de juin » ; ou : « Je suis le condamné à mort / La société a toujours tort » ; ou : « J'ai honte de ma peau si blanche / Qu'on me l'arrache et qu'on m'emmanche ! », eh bien, je puis vous assurer que nul de vos ennemis n'aurait songé à vous traiter d'apologiste de la drogue, d'assassin vantard ou de masochiste. C'est comme ça, mon ami. ■



IL RÊVAIT DE CINÉMA MAIS SE RÉVÈLE AU THÉÂTRE

Dans sa loge de la Comédie des Champs-Élysées, en septembre 2014. Il tient le rôle-titre de « Si on recommençait », la pièce qu'Eric-Emmanuel Schmitt a écrite spécialement pour lui. En quatre mois, Sardou assure 78 représentations.

Photo RICHARD MELLOUL



COMEDIANTE !

Le théâtre dans le sang. À 20 ans, il rêve d'un destin dans les pas de ses parents et de son grand-père Valentin, vedette comique. «J'avais préparé le conservatoire et la chanson est arrivée par accident», nous confiera-t-il. À l'aube de la cinquantaine, le crooner renoue avec sa grande passion et fait ses preuves dans des pièces de Noël Coward, Félicien Marceau, Éric Assous ou Sacha Guitry. Sa plus grande fierté? Avoir transmis le virus de l'art dramatique à son fils Davy.



JEAN POIRET DONNE AU MACHO SA LEÇON DE VIRILITÉ

Grâce à « Formule 1 », émission de Maritie et Gilbert Carpentier sur TF1, Sardou interprète « La cage aux folles » au côté de son auteur, en mars 1982. La scène est réalisée par Pierre Mondy, qui dirigera à nouveau l'acteur, quatorze ans plus tard, dans « Bagatelle(s) ».

Photos RICHARD MELLOUL





En 1996, le « menhir » de la chanson populaire réalise un vieux rêve en foulant pour la première fois les planches, dans « Bagatelle(s) », au Théâtre de Paris. Ici sur scène avec Natacha Amal.



Deux Sardou sous les projecteurs, en septembre 2002. Davy et Michel incarnent le même personnage à des âges différents dans « L'homme en question », au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris.

PÈRE ET FILS UNIS DANS LA VIE ET SUR LES PLANCHES

Septembre 2014. Une dynastie en haut de l'affiche. Trois mois plus tôt, Davy a décroché le Molière du comédien dans un second rôle pour « L'affrontement ». Et les félicitations de son père : « Lorsqu'on lui a remis le trophée, j'étais aussi ému que si c'était à moi qu'on le donnait. »

Photo FRANÇOIS BERTHIER





DANS L'ŒIL DE RICHARD MELLOUL

« Michel n'attache pas beaucoup d'importance à son image, il se moque de paraître. En me donnant sa confiance, il m'a offert la chance d'accéder à l'homme », nous confie Richard Melloul. Depuis bientôt quatre décennies, ce photographe et cinéaste – qui a vu défiler la fine fleur de la pop culture devant ses objectifs – continue d'offrir des images différentes du chanteur du « France » ou des « Lacs du Connemara ». Une galerie de portraits et de moments intimes, très éloignée de la légende du « chanteur qui fait toujours la gueule ». Dans l'œil de Richard Melloul, son ami Michel Sardou se dévoile en toute liberté.



LE COMBATTANT

Cheveux courts, élégance « casual », les yeux braqués vers l'objectif, Sardou offre le visage d'une force tranquille mais déterminée. L'attitude d'un homme pétri de doutes, mais qui se bat pour ses convictions.

Photos RICHARD MELLOUL

L'HOMMAGE À SON PÈRE, FERNAND

Au travail, assis devant son bureau, Sardou symbolise le chanteur, auteur avec Pierre Delanoë du tube « Il était là (le fauteuil) », sur une musique de Jacques Revaux. Un titre composé à la gloire de son père, Fernand, saltimbanque, chanteur et comédien, qui fut le témoin attentif de sa carrière balbutiante : « Il était là, dans ce fauteuil / Mon spectateur du premier jour / Comme un père débordant d'orgueil / Pour celui qui prenait son tour. »



PIAF ET BREL, SES MODÈLES

En 1946, Fernand Sardou se produit à l'Alhambra, en vedette américaine de la même Piaf, et triomphe avec le titre « Aujourd'hui peut-être ». À ses débuts, Michel reçoit le premier et seul conseil du grand Jacques : « Le jour où tu commenceras à réécrire les chansons que tu écrivais quand tu avais 20 ans, arrête ! » Édith Piaf et Jacques Brel restent les deux icônes qui ont marqué les Sardou.



L'HOMME QUI CHANTE À L'OREILLE DES CHEVAUX

Dans les années 1970, Alain Delon offre un trotteur à Michel Sardou. À leur plus grande joie, Duc de Vries remporte le championnat d'Europe à Rome. La naissance d'une belle passion pour cet amoureux des animaux, qui, pendant de longues années, sera le propriétaire d'un élevage de chevaux de course au Haras du Quesnay, à Vauville, en Normandie.







« QU'EST-CE QU'ELLE A MA GUEULE ? »

« Je n'aime pas ma gueule, même sur les photos les plus réussies. »
Pourtant, pour son ami Melloul, Sardou casse ses propres règles et autorise
son pote à shooter dans l'intimité de sa loge avant un concert.
Le regard amusé de la star, dans la glace, en dit long sur le niveau
de complicité des deux hommes.



COOL ATTITUDE

« Vous vous faites une image préfabriquée de Michel Sardou, mais, moi, je vais vous montrer l'artiste tel qu'il est réellement : simple, cool, drôle mais qui se protège derrière sa carapace », explique Melloul. Le peignoir n'est pas un simple accessoire, il symbolise le repos du guerrier, enfin (presque) apaisé.

GIULIA, SON PERROQUET, CHANTAIT « LES LACS DU CONNEMARA »

Ils ne parlaient pas le même langage, pourtant la complicité entre le chanteur et son perroquet était très forte. Giulia, spectatrice privilégiée de ses répétitions, était capable de chanter « Les lacs du Connemara », son titre préféré.



L'OURS, SON ANIMAL FÉTICHE

« Les ours sont très gentils tant qu'on les laisse... tranquilles. Mais si on les emmerde, attention ! Comme eux, je suis très contradictoire. Je suis comme un manteau d'arlequin. J'ai plein de facettes... » Avis aux amateurs, le tableau d'un ours, trônant derrière le bureau de l'artiste, annonce la couleur.



Richard Melloul

LE PHOTOGRAPHE DE L'OMBRE

PAR GILLES LHOTE

J

e n'ai jamais supporté qu'on me prenne en photo. Même sur les plus réussies, je n'aime pas ma gueule et, par voie de conséquence, j'ai toujours tenu à être hors de portée des objectifs. Je suis de ces hommes qui se montrent sans aimer être vus. Toi, Richard mon vieil ami, tu as réussi à me montrer sans que je m'en aperçoive. Et maintenant tu publies ma vie en photos avec mon accord. Il ne manquait plus que ça ! » Dans la préface du beau livre « Les images de ma vie » (éd. Flammarion), Michel Sardou dévoile les raisons de la confiance totale faite à Richard Melloul. Cette confiance mutuelle, mélange de respect et de pudeur, reste le ciment d'une étonnante collaboration complice qui dure depuis bientôt quarante ans. Pourtant, la première rencontre entre « le chanteur qui fait toujours la gueule » et le photographe se solde par un fiasco mémorable et a bien failli être la dernière...

« Notre ami commun Claude Pierre-Bloch* avait organisé un déjeuner pour nous présenter, se souvient Melloul. L'idée était de trouver un photographe capable de suivre discrètement Sardou en tournée et de fournir des images à la maison de disques pour des couvertures d'album. Quand Claude me demanda comment j'avais trouvé Michel, je lui répondis : « Je n'ai rien trouvé du tout, il n'a pas dit un mot. » De son côté, Sardou est radical : « Il est encore plus con que tous les autres réunis ! » La messe semble dite. Mais, en fin négociateur, Claude Pierre-Bloch ne lâche pas l'affaire. Se fiant à son instinct d'attaché de presse, il obtient finalement l'autorisation du chanteur pour faire venir Melloul à Mexico, dans le cadre d'une émission télévisée où l'interprète des « Lacs du Connemara » est présent. Une sorte de galop d'essai à quitte ou double. Lorsque le photographe arrive à l'hôtel, il voit Pierre-Bloch nageant dans la piscine en compagnie d'un homme qui lui rappelle vaguement quelqu'un... « Et là, le choc visuel : j'avais devant moi un Michel Sardou surprenant, il s'était fait couper les cheveux très courts. Avec la désinvolture

de ceux qui savent où se trouve l'essentiel, il venait de briser son image. Il n'était plus le Sardou au regard assuré, tenant le monde à distance pour préserver sa timidité et ses doutes. À cet instant, j'ai eu envie de raconter en images ce que je venais de découvrir. Il a suffi de quelques boucles de cheveux en moins pour changer notre relation. » Lors de ce premier reportage au Mexique, Melloul adopte une stratégie de photographe de l'ombre. Ni vu ni connu, il se dissimule derrière les caméras avec les techniciens. Cadre la star de loin au téléobjectif ou déclenche en douce, ne captant que les véritables instants. Il est « Mister Nobody », un homme invisible mais toujours présent au bon moment. Sur le tournage, Richard ne la ramène pas, ne cherchant surtout pas à intégrer le « premier cercle », ni à s'attirer les faveurs de l'artiste par des flatteries ou des bons mots.

En ce début des années 1980, les images de Melloul sont largement diffusées, faisant la une de la « presse des jeunes » encore florissante et des magazines people. « Le mec qui ne sourit jamais », rajeuni par sa nouvelle coupe de cheveux, montre un visage différent, comme apaisé, presque adolescent. Sardou, très agréablement surpris par ce succès médiatique – le photographe ne lui a pas demandé une seule fois de poser –, décide alors de poursuivre l'expérience, avant de confier, plus tard, son image à « l'homme invisible ».

À ce stade de la relation entre les deux hommes, une question logique se pose... Comment un photographe, aussi talentueux et cool soit-il, peut-il réussir à travailler – et à « survivre » – pendant près de quatre décennies en quasi exclusivité avec un artiste, réputé « difficile », du calibre de Michel Sardou ? Surtout dans l'univers impitoyable du show-business où le moindre faux pas peut être fatal...

Richard Melloul nous reçoit chez lui, à Charenton-le-Pont. Gamin, de la fenêtre de sa chambre, il avait une vue imprenable sur la petite imprimerie située de l'autre côté de la rue. Aujourd'hui, le photographe habite dans cette imprimerie



Au début des années 1980, Michel Sardou casse son image en se faisant couper les cheveux très court. « Il a suffi de quelques boucles de cheveux en moins pour changer notre relation », explique Melloul.

* Fils de l'homme politique Jean Pierre-Bloch, attaché de presse de Johnny Hallyday, Mike Brant, Sylvie Vartan, Michel Sardou...

transformée en loft, où les baies vitrées offrent une vue panoramique sur l'immeuble de ses tendres années. Un bon nombre d'icônes de la pop culture ont défilé devant ses objectifs. La liste parle d'elle-même : Salvador Dali, Sean Connery, Bob Dylan, Bruce Springsteen, James Brown, Orson Welles, Paul McCartney, Mohamed Ali le magnifique... Mais pas seulement eux. À ce name dropping de première classe, il faut ajouter Sophie Marceau, Laetitia Casta, Claudia Schiffer, Arielle Dombasle, Coluche, Belmondo, Gainsbourg, Polnareff, avec une mention spéciale pour Mireille Darc, Gérard Depardieu (et son fils Guillaume), JoeyStarr, sans oublier évidemment Michel Sardou. Le Hall of Fame de Richard Melloul laisse songeur. Pourtant, aucune des images de ce casting de rêve n'est accrochée sur ses murs. La décoration de son loft fait plus penser à l'univers d'un musicien qu'à celui d'un photographe. L'ambiance minimaliste d'influence pop-rock est colorée, rafraîchissante. Tout s'articule autour d'un flamboyant juke-box Wurlitzer 2000 de 1956, un modèle en verre et chromes conçu pour les 100 ans de la marque. Nous ne remarquons pas la présence d'appareils photo ni de caméras, mais celle de trois guitares : une Gibson ES-335 (chère à Chuck Berry), une Rickenbacker (la favorite de John Lennon) et une sobre Martin acoustique (très Nashville sound). Sur une table basse, une bible rockabilly rappelle que nous sommes chez un homme d'images. Il s'agit d'*« Elvis at 21. New York to Memphis »* (Insight Editions), où le photographe Alfred Weirtheimer raconte sublimement, en noir et blanc, les coulisses de cette année 1956 où le jeune Presley entame sa mue avant de devenir le King. Pour ce Charentonnais pure souche, Weirtheimer, son livre et Elvis restent des références dont il s'inspirera dans son travail.

Comme Sardou, Melloul le discret n'est pas dans le paraître, alors il se pose des questions concernant notre intérêt pour sa déco : « Tu crois que c'est vraiment utile de raconter tout ça ? » Oui, parce que ce fan des Beatles et passionné des six cordes – il continue de jouer le dimanche avec ses potes – possède cette extrême sensibilité de musicien qui lui a ouvert toutes les portes, même celles verrouillées à double tour. Admirateur de Robert Doisneau, il adore faire entrer les célébrités (il n'aime pas le mot star) dans des mondes différents, dont celui, magique, des songes. Un soir, Gérard Depardieu lui dit : « Quand j'étais môme, je rêvais de devenir boucher, pour pouvoir manger de la viande tous les jours. » De cette confidence est né le concept de la série « Rêves d'enfant », des tableaux que le photographe va réaliser pour Paris Match... On découvre Gérard, l'acteur, en tablier couvert de taches rouges, au milieu des carcasses d'une chambre froide. Mireille Darc en mécanicienne, le débardeur maculé de graisse, dans un garage. Michel Drucker en cheminot, aux commandes de la locomotive de « La bête humaine », en hommage à Jean Renoir et Jean Gabin. Virginie Ledoyen, fouet en main, domptant un tigre dans une cage. Adriana Karembeu sur scène, en rockeuse déchaînée, avec la fameuse Gibson ES-335. Patrick Bruel en avocat au tribunal de grande instance, David Douillet en cosmonaute ou Francis

Huster à l'Élysée, en costume de président de la République, figurent également dans cette galerie de portraits oniriques. Sans oublier Michel Sardou en clown – au cirque Bouglione – qui, exceptionnellement, ne cache pas son enthousiasme devant le résultat final : « Pour cette photo, qui est ma préférée, j'ai disparu derrière le maquillage du clown. Pour moi, les clowns sont les seigneurs de notre métier. Ils savent tout faire : ils sont comédiens, acrobates, musiciens, et en plus ils prennent des coups de pied au cul ! » Cette image du chanteur réalisant son rêve d'enfant en se déguisant en auguste – le clown rouge de la pantomime et des arlequinades – est symbolique à plus d'un titre. Caché sous sa perruque écarlate et derrière son nez rouge, Sardou, l'air désabusé, joue du bandonéon dans son costume bariolé et ses pompes à ral-longe. Le faux sourire, largement peint au maquillage, ne parvient pas à estomper le côté mélancolique du personnage qui brouille les pistes. Si Melloul est satisfait de cette création, sa photo préférée reste celle qu'il « n'a pas faite »...

Lors d'un reportage à Miami, Sardou, qui vient de s'acheter un nouveau bateau, l'entraîne à bord sans lui laisser le temps de défaire ses valises ni de préparer son matériel. « Nous prenons la mer. À la barre, Michel est fier de me faire découvrir son nouveau jouet, raconte Melloul. La journée est splendide, nous mettons le cap vers le large, dans une mer d'huile. De légers alizés rafraîchissent l'atmosphère. Décidément, ce reportage se présente sous les meilleurs auspices. Jusqu'au moment où nous croisons le paquebot *« Norway »*, l'ancien *« France »*, fleuron et fierté de la marine française, vendu et devenu le symbole d'une grandeur nationale déchue. Je suis seul en mer, à Miami, avec Michel Sardou, interprète du tube totémique *« Le France »* – l'une des chansons les plus lyriques et politiquement engagées de son répertoire. Nous avons la chance de croiser ce magnifique transatlantique, et moi... je suis à poil, sans aucun boîtier, je n'ai même pas un appareil de touriste pour immortaliser l'instant ! » Le photographe, déçu, pense retenter sa chance le lendemain, mais ce jour-là le chanteur n'a pas l'esprit marin et préfère

prendre le soleil. Il s'allonge torse nu sur une plage. « Je me suis caché pour le surprendre avec une longue focale de 600 millimètres, le téléobjectif utilisé par les paparazzis et les photographes sportifs. La séance a duré dix minutes. Bon, ce n'était pas le *« France »*, mais il y avait les bleus du ciel et de la mer, le blanc du sable et le rouge du pantalon de survêtement de Michel. » À travers une simple image de vacances, Sardou continuait de rendre hommage au drapeau national et restait fidèle à son titre de combat le plus emblématique.

Si, en 1956, pendant une année, Alfred Weirtheimer a réussi à être l'ombre du King Elvis, Melloul, lui, continue de faire le job depuis cette première plaque au Mexique datée des années 1980, de la naissance de la chaîne musicale MTV à la destruction du mur de Berlin. Une telle longévité artistique doit avoir d'autres raisons que la confiance et le respect mutuel... « Pendant tout ce temps, j'ai tenté d'approcher Michel avec un œil différent, sans jamais lui imposer de *(Suite p. 71)*

COMMENT UN PHOTOGRAPHE PEUT-IL RÉUSSIR À SURVIVRE PENDANT QUATRE DÉCENNIES AVEC UN ARTISTE « COMPLIQUÉ » DU CALIBRE DE MICHEL SARDOU ?



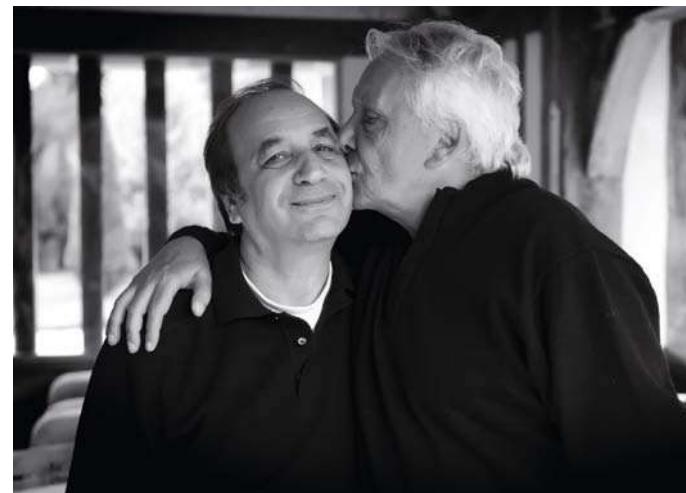
IL SE GRIME EN CLOWN COMME VALENTIN, SON GRAND-PÈRE

Cette photo est la préférée du chanteur. Sous le maquillage, il s'identifie au clown de la commedia dell'arte. Sans doute un héritage de son grand-père Valentin qui, à ses débuts de «comique excentrique» dans la basse ville de Toulon, se produisait en auguste de cirque.

La longue amitié de Sardou et Melloul est le fruit d'une confiance totale mêlée de sensibilité.

séances photo dans des situations convenues ou contraignantes. Une mission souvent délicate, surtout avec quelqu'un qui vit l'intimité comme un lien sacré. Si j'y suis parvenu, c'est sans doute que nos pudeurs nous y ont poussés, nous aidant à tisser près de quatre décennies d'une indéfectible complicité.» Sardou, dont l'animal totem reste l'ours, a exceptionnellement donné à Melloul la chance d'accéder à l'homme caché, au Michel secret. Le partage en images de l'aventure commune des deux artistes a scellé une solide amitié.

Le «book» de Melloul est riche de scènes de vie inédites. Nous y découvrons le Sardou des coulisses, dans l'intimité de sa loge : les séances de maquillage en peignoir ; la concentration, allongé sur un canapé ; le rituel du smoking ou du costume sombre. Après la déambulation dans les couloirs, place à Sardou l'icône. «Dès que le rideau s'ouvre, le chanteur est acclamé comme un dieu vivant, confie le photographe. Sur scène, il ne bouge pratiquement pas, il n'en a pas besoin. Héritier d'une lignée de comédiens, amoureux du théâtre, il se contente de chanter en s'accompagnant d'une gestuelle bien rodée. Il lui suffit de tendre la main vers son public, paume en l'air, pour que la salle s'enflamme.»



Contrairement à son ami Johnny, Sardou est un «chanteur debout» qui, dans la tradition des crooners à la Sinatra, s'exprime par une discipline corporelle minimaliste. Les bras s'ouvrent en grand, se lèvent en V, la tête roule sur les épaules, se penche en arrière. Un numéro scénique qui ravit Melloul : «J'adore photographier Michel en concert. Il est tour à tour l'amoureux, le séducteur, le tribun, l'accusateur, le vengeur, la victime. Sans oublier qu'il est toujours baigné dans une lumière sublime, de la simple poursuite aux stroboscopes.» Des effets réalisés par l'éclairagiste Jacques Rouveyrollis, que Barbara avait surnommé «le magicien des lumières». Un magicien qui n'avait pas hésité à produire vingt-six mini-pièces de théâtre pour vingt-six chansons, tant le répertoire de l'artiste était inspirant.

L'intimité sacrée de la famille, la tendresse d'un père et d'un mari font également partie des «photos de la vie» de Sardou prises avec une liberté totale par Melloul. Romain, l'un des fils de Michel et de Babette, sa deuxième épouse, se souvient : «L'aversion de mon père pour les séances de pose est bien connue. Avec Richard, il avait contourné le problème. Comme il s'entendait très bien avec lui, il partait régulièrement avec nous en vacances. Alors, entre une partie de tennis et une matinée de pêche au gros, il sortait furtivement son appareil et prenait les clichés qu'il souhaitait... Richard, c'est l'œil de la famille. Et un œil irremplaçable!» ■ **Gilles Lhote**

FOU D'ANNE-MARIE

Avec une muse comme elle, son inspiration n'est pas près de se tarir. Ils s'étaient rencontrés une première fois à 30 ans et s'étaient ensuite croisés, quittés, retrouvés. Comme sur un coup de tête, le 31 mai 1999, le plus populaire de nos chanteurs s'est décidé à appeler la directrice du magazine « Elle » pour lui demander sa main. Ils parlent le même langage, appris chacun dans une tribu d'artistes. Si Michel descend d'une lignée de figures du music-hall, Anne-Marie Périer est la fille de la comédienne Jacqueline Porel et de l'acteur François Périer. Ainsi que l'arrière-petite-fille de la tragédienne Réjane. Un couple hors norme... mais à égalité.





VINGT ANS APRÈS
LE COUP DE FOUDRE,
LA «MALADIE D'AMOUR»

«Je ne me suis jamais senti aussi bien avec une femme», confesse Michel, qui joue alors dans «Comédie privée» au théâtre du Gymnase, à Paris. Septembre 1999.

Photo JEAN-MARIE PÉRIER



Salut les mariés ! Tous les copains sont à la mairie de Neuilly pour leur mariage, le 11 octobre 1999 : Johnny et Laeticia Hallyday, France Gall, Eddy Mitchell, Jean-Luc Lagardère, Mireille Darc... Et même un invité surprise : le président Chirac ! Dany Jucaud, reporter à Paris Match, est l'un des témoins d'Anne-Marie.

DES NOCES AUX SOIRÉES DE GALA, LA STAR, C'EST ELLE

Pause tendresse à Paris-Bercy, qu'il affronte pour la cinquième fois. Alors que Sardou descend de la scène pour chanter au milieu de son public, il offre à Anne-Marie les roses qu'un fan vient de lui remettre. Janvier 2001.







MAIN DANS LA MAIN, ENTRE CORSE ET SARDAIGNE

Août 2000. Sur «Zonza», le bateau où ils lézardent, aucune vague ne vient troubler leur entente parfaite. Vingt ans plus tôt pourtant, ici-même, Anne-Marie avait repoussé les avances de Michel. «Si on nous avait dit qu'on se retrouverait au même endroit, mariés, on ne l'aurait jamais cru», rigole-t-il.

Photo JEAN-MARIE PÉRIER



RETOUR À LA SCÈNE

Un monstre sacré au garde-à-vous. «Elle est ma plus grande fierté, nous confiera-t-il. Parce qu'elle s'occupe de tout, parce qu'elle a une intelligence que j'aime. Elle est critique dans le bon sens du terme et elle amène les choses doucement. Elle a su dompter la bête.»

Photo RICHARD MELLOUL

Michel par Anne-Marie

« UN QUART D'HEURE AVANT LE DÉBUT DU SHOW, ON PEUT LUI PARLER DE TOUT. MÊME D'UN PROBLÈME À LA MAISON »

PAR CAROLINE MANGEZ

La porte d'une loge qui se referme, laissant battre au vent une feuille sur laquelle on a seulement écrit : « Michel ». Il abandonne derrière « la peur de se planter ». Un rideau noir qui s'entrouvre. Déjà 14 000 personnes scandent son prénom. Deux gardes du corps avec oreillettes l'encadrent. H moins quatre minutes. Sardou, en smoking, réajuste son micro, poche arrière. Il avance dans le couloir glacial. Traits poudrés et tendus : déjà un masque. À gauche, sous les gradins, des petites ampoules rondes et colorées éclairent le trajet. Des pieds trépignent en mesure. Autour d'un miroir, six violonistes en robe de sirène, rouge. Il stoppe, réajuste ses cheveux grisonnants. Il ne voit pas les musiciennes. Penser à appuyer sur le diaphragme pour la voix. On le pousse devant un projecteur sur roulettes, halo puissant. Il est au bas des marches de la scène de Bercy, qu'il a choisie centrale, comme les aimait Sinatra.

Droit comme un « I ». Premières notes, première tout court de son dernier Bercy, le cinquième. Une fumée monte et lui avec. « Trente secondes de perdition entre deux mondes. Je suis sourd et aveugle, j'entends mon cœur battre, un peu comme ce moment de la plongée où l'on atteint les fonds obscurs. Tête vide. Sensation de flotter... » dit-il ensuite. Anne-Marie Sardou, sa femme depuis le 11 octobre 1999, murmure : « Quand je le vois sortir de son antre, je suis terrorisée ; quand je vois l'accueil que lui fait le public, rassurée. Il chante, je me détache et l'écoute ; à la fin, je me dis qu'il doit être crevé... »

Trois heures plus tôt, dans la salle vide, suivi d'Oslo, berger belge à grands poils, il arpente la piste en manteau marine, pour dompter les dernières angoisses de l'artiste. Ici, n'importe quel homme seul a l'air d'une fourmi. « C'est à ce moment-là que je vois sa plus grande fragilité, que ce qu'il s'apprête à faire me semble le plus fou, poursuit Anne-Marie. Des lumières, des flammes, une arène démesurée, des dizaines de techniciens, c'est « Gladiator », « Braveheart », tous ces films d'aventures et d'action qu'il me fait découvrir le soir... J'ai un nœud dans la poitrine, avec trois crabes aux pinces acérées autour, 100 ans. Vous rendez-vous compte, tout cela dépend de deux cordes vocales ? »

Orteils cassés, pied droit suspendu dans un chausson de laine, elle, fille d'artiste rodée, parle à voix basse, l'enveloppe d'œillades complices ou simplement protectrices. Veille d'avant spectacle : « Il faut savoir être présent sans être pesant. Michel est plutôt plus serein que mon père [le comédien François Périer], il n'a pas peur du public. » Elle note tout de même « des poussées d'adrénaline, des périodes de doute, d'inquiétude, des signes extérieurs d'angoisse qu'il tait. Deux jours sur trois, par exemple, il est persuadé d'avoir la grippe, il se renferme, répète inlassablement : « Ils ne sauront jamais... » Ils ne sauront jamais ce que ça représente comme part de souffrance. La peur qu'ils ne viennent pas, de découvrir à cette occasion-là qu'on ne plaît plus, et cette vie de moine à laquelle il faut s'astreindre avant une tournée. Dormir douze heures pour refaire sa voix, ne pas trop bouffer, ne pas picoler... »

Michel : « La position la plus difficile, c'est celle de la famille d'un artiste. Ils ne connaissent que les angoisses. C'est à la maison qu'on les montre, pas ailleurs. »

(Suite p. 80)

La loge, au soir de la première. Intérieur nuit, spots un peu forts. Sardou a trop chaud. Jean-Claude Camus, producteur, donne des consignes : « Plus froid, mais pas un frigo comme pour Johnny. Ça va aller, Michel ? Tu as besoin d'autre chose ? » Mot d'ordre en coulisses : « On le bichonne. » Le chanteur a enfilé un peignoir. À l'eau de Cologne pure, « la 4711, la vraie, celle qui s'évapore, très difficile à trouver, je la recommande à tout homme de bon sens... », il frictionne cette « gueule de crocodile ». Parfois, à force de la voir, il en a marre. Quant à la refaire, « arranger un truc ou deux, je ne suis pas contre. Mais courir le risque de trois ou quatre heures d'anesthésie, pour finalement ne plus être soi-même, j'ai plus de mal. S'ils trouvaient un système sans opération lourde, peut-être ».

Dans la salle de bains, Anne-Marie a déposé deux petites bourses en daim pleines de grigris. « On est tous les deux très superstitieux. » Inventaire : croix rapportée d'Israël, médaille de la Vierge glissée dans sa poche par une secrétaire de « Elle », le magazine qu'elle dirige, la veille du mariage, petits cailloux ramassés en Corse à l'été amoureux, minuscule chat en tissu... Peignoir et pantoufles, il passe de la coiffeuse bordée d'am-poules au canapé où il s'allonge, tournant dans sa bouche les paroles de « La bataille », chanson à texte difficile de son dernier album, sorti en septembre. Main sur le front. Alarme : « Ils me l'apportent ce putain de micro que je le voie ou pas ! » Debout ! Sardou s'avance vers la table. Main tendue vers la machine à café. Faux sucre. Au-dessus de lui, pendues à des cimaises, les photos choisies et accrochées par Anne-Marie : Sardou en clown, Sardou et fils, Sardou et amis, Sardou et parents. Étape suivante, légèrement décalée, Sardou et elle.

Un peu Jackie Kennedy, un peu Coco Chanel, surtout elle-même, discrètement élégante, Anne-Marie le conseille, pas trop. « Pas autant que cela se dit, reprend-elle. On en parle. Parce que je fais un métier lié à la mode, on croit que je mets mon grain de sel. Il ne m'a pas attendu pour être ce qu'il est. Il a toujours été sobre, relativement classique. Franck Namani l'habille depuis des années. » Lui : « Je suis assez grand pour m'habiller seul. L'unique chose qu'Anne-Marie m'a poussé à changer, ce sont mes cheveux. Je ne sais pas pourquoi, j'avais pris l'habitude de les teindre. Ça virait au roux jaune, légèrement cramé. Elle m'a dit : "Tu as l'air d'un flan." Et finalement, j'ai gardé mes cheveux blancs. Je n'ai jamais caché mon âge et je me sens mieux comme ça. Pour le reste, Aznavour a dit une très jolie phrase : "À partir d'un certain moment, les chanteurs s'habillent tous comme Piaf, en noir." C'est vrai. » Dimanche, H moins une minute avant d'entrer en scène pour sa première matinée de spectacle : « Tiens, j'ai envie de cuir aujourd'hui... Avec des clous. » Elle se marre, retient son avis. Il apparaît, mine « je fais ce que je veux », pantalon en velours noir imitation croco, 100 % Dolce & Gabbana, haut cuir intérieur zèbre, gros ceinturon. Dans la tête, il admet, tout aussi rétif, tout aussi pudique, d'autres changements venus avec ce nouvel amour : « Je suis différent, sorti d'une

passe difficile que je n'allais pas raconter à tout le monde. Un divorce n'arrive pas du jour au lendemain, c'est une longue chute libre, une lente dégradation des rapports. On se sent mal, on vit mal, on a moins envie d'être aimable. Anne-Marie a ramené la gaieté, le charme, le rire. C'est amusant de la voir découvrir mon univers. Babette, elle, avait vécu cela vingt-cinq ans et elle en avait assez. Je le comprends. C'est cela qui a changé... »

Pause photo. Elle ajuste son nœud papillon... Regards en coin. Immobile devant la glace, il susurre : « Signoret faisait ça à Montand, non ? » Anne-Marie, à part : « Franchement, dans la vie, il n'a pas mauvais caractère, il est plutôt très courtois, attentif, pas le genre fou furieux égomaniaque pourtant répandu dans sa profession. Il est à l'écoute. Un quart d'heure avant son entrée en scène, on peut lui parler de tout, même d'un problème de climatisation à la maison. Peut-être a-t-il une légère tendance à être colérique. Comme je vis mal les cris et qu'il le sait, il fait des efforts. Et moi, je peux comprendre, c'est une façon de cacher son trac. » Comme cet air réputé de faire toujours « la tronche », « un bouclier pour parer sa timidité », selon elle.

Entrée en scène de Mme Annette Charlot, une ex-cantatrice de 88 ans, le corps plié. Des deux mains, Michel guide jusqu'au piano cette femme qui, depuis vingt-cinq ans, cale la voix du chanteur sur ses tripes. Quand elle parle, elle chevrote, mais les notes qu'elle lui dicte sont impeccables de pureté. « Li, li, li, la, la, la, blanc, blanc, blanc... Répète... C'est bien. » Sous les rides, les lunettes à gros foyer, on devine une beauté blonde surannée, qui va de pair avec la diplomatie qu'elle emploie pour lui faire part, comme à un petit garçon, du moindre commentaire. « Si tu te presses tellement au début du tour, est-ce que ce ne serait pas pour des motifs de sensibilité ? » Ou encore : « Tu sais, cette chanson, "Chanteur de jazz", si tu n'étais pas tellement fainéant, tu pourrais te la chanter deux ou trois fois le matin en te levant. »

Arrivée du coiffeur, de la maquilleuse. Un verre de bordeaux. « Ça chauffe la voix. » Camus passe, pique un biscuit,

prend la température. Rythme et pouls s'accélèrent. Les premiers spectateurs ont pris place sur les strapontins à numéros. Romain, l'un des fils de Sardou, et sa femme, Francesca, dans le canapé. Cynthia, une de ses filles, au bar. Les deux fils d'Anne-Marie autour d'elle. Trac collectif. C'est Anne-Marie qui donne le signal du départ. « Allez, on le laisse. » H moins quinze minutes. Lui, avant « une dizaine de minutes de solitude et d'angoisse extrême » : « Dis, tu m'embrasses quand même ? » Sur un pied, elle s'exécute, l'inspecte une dernière fois, rajuste ses lunettes comme si elle ne le reconnaissait plus. « Sur scène, commente Michel, c'est un moi différent, renforcé, multiplié par mille. Même si je crève d'envie d'être dans mon lit, je vais jouer le mec en pleine forme, content. » Aux abords de la loge, silence absolu jusqu'à ce qu'il paraisse. Il ne dit pas un mot, emprunte le couloir. Masque.

Pendant dix-huit jours, ainsi, Sardou va occuper Bercy, la plus

« JE T'AI
ATTENDUE
VINGT-DEUX ANS.
J'AI FAIT MA
CARRIÈRE EN
T'ATTENDANT.
SI JE NE T'AVAIS
PAS ÉPATÉE,
TU M'AURAISS
OUBLIÉ »

Michel

Pas besoin de lui chanter « Ne me quitte pas ». Pendant les répétitions à l'Olympia, la star et Mme Sardou, comme elle se nomme elle-même, font cause commune. Octobre 2004.



grande salle de spectacle parisienne. À part Johnny, aucun artiste n'y a tenu aussi longtemps. Une amitié vraie les lie depuis quarante ans. « Il est très emblématique. Moi aussi, quelque part. Tous les deux, on est un peu les dinosaures de service. » Face-à-face, au deuxième soir, un samedi. « C'est formidable, il vient toujours. Qu'est-ce que tu bois ? » Laeticia pose un cadeau sur la coiffeuse. Hallyday passe une main dans ses cheveux. « De l'eau. T'es en forme ? » Michel : « Moins fatigué qu'hier, j'ai dormi. » Simple échange de regards. Michel : « Avec les nouveaux cachets, ça va mieux. » Johnny : « C'est bien, j'ai hâte de voir. »

« C'est un solitaire, confie Anne-Marie, il n'a pas une bande autour de lui et, moi, les gens que je rencontre toute la journée dans le cadre de "Elle" me suffisent. Le soir, tous les deux, on est très bien. » C'est à ce moment-là que la course s'arrête. Comme son père, « un vrai paresseux avec des copains, des habitudes », Michel aimerait savoir privilégier « l'art de vivre ». « Je ne sais pas me poser, ou alors très peu de temps, quinze jours. Au bout d'un mois de vacances, je m'emmerde. En Amérique, où pour Babette je devais me poser trois mois, j'étais malheureux. Ma vie, c'est le spectacle. J'ai besoin d'écrire, besoin de ce mouvement. » Des plans, il en a pour au moins les trois années à venir. En juin, il sera officiellement propriétaire du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Chanteur ne lui suffit pas, il a toujours voulu être acteur. « Mon défi, c'est de réussir à faire les deux. Mais plus en même temps. Enregistrer mon dernier album tandis que je montais le soir sur les planches, c'était une erreur. La voix est moins bonne. Là, je me concentre sur la chanson jusqu'à fin mai. Ensuite, je fais une pause, puis, pour deux ou trois saisons, ce sera le théâtre, pas nécessairement en tant qu'acteur, d'ailleurs. » D'ici là, il aura déménagé, presque un rite après chaque grand

épisode professionnel. « J'ai mis en vente la maison de Neuilly. Une habitude de saltimbanque, chaque fois que j'ai fait un truc, je change de roulotte, mais pas de ville. » Anne-Marie, qui y avait « déposé tout son barda, toutes ces choses qu'elle aime chiner », suivra. « S'il a besoin de cela pour avoir des idées, allons-y. Moi qui suis restée vingt ans avec mes fils dans le même appartement, je trouve tous ces changements très rigolos, surtout dans les conditions où cela peut se faire. Au-delà des considérations luxueuses, c'est peut-être cela être femme d'artiste : s'adapter. »

Autant que faire se peut, elle s'y tient. Sa nature de « fourmi organisatrice de précision suisse », comme elle se définit elle-même, l'aide. « Pour ne plus faire les trois-huit comme l'an dernier, pouvoir le rejoindre de temps à autre en tournée, j'ai renforcé mon équipe, mais je reste directrice de la rédaction de "Elle", précise-t-elle. Bien sûr, mon mariage change les choses. À plus de 50 ans, chaque moment compte. Nos vies précédentes nous permettent d'apprécier la valeur de notre bonheur, de ce coup de chance formidable d'être ensemble. On est heureux et on a bien l'intention de continuer à l'être. »

Retour de scène de Michel, tonitruant. Anne-Marie : « Tu ne m'as pas attendue pour chanter ? » Lui : « Je t'ai attendue vingt-deux ans. J'ai fait ma carrière en t'attendant. Si je ne t'avais pas épataée, tu m'aurais oublié. » Sourire.

À ce moment-là, ce dimanche, il voudrait être ailleurs. « Soupe, yaourt, et au lit tôt. Après un concert, ça résonne longtemps. Dans ma tête, j'entends des abeilles bourdonner jusqu'au milieu de la nuit. » Lundi et mardi, relâche ! Sur le répondeur d'Anne-Marie, la voix de Michel répond : « Anne-Marie Sardou n'a pas ses lunettes, pas son carnet, pas son téléphone, elle a perdu la tête. » Elle aussi ! ■

Caroline Mangez

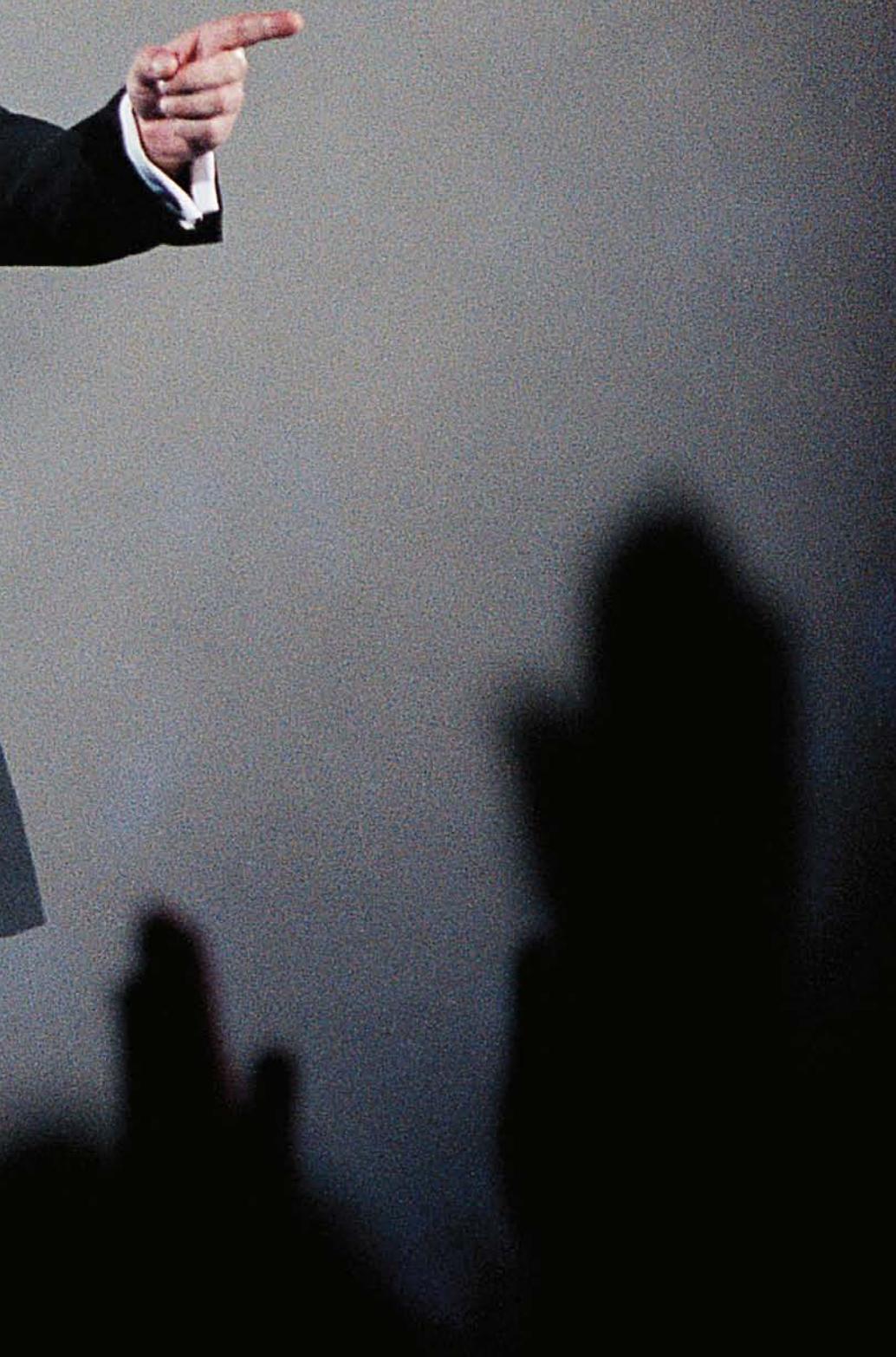


UNE IDOLE FACE À SON PUBLIC

À Paris-Bercy, en janvier 2001. À 54 ans, le maestro de la variété française est encore capable d'éblouir. La scène est centrale, comme lors de ses concerts en 1998.

Photo RICHARD MELLOUL

LA DERNIÈRE TOURNÉE



Toujours en quête d'un nouveau départ. En novembre 2022, le « grognard » annonce une nouvelle tournée dans toute la France pour l'automne 2023 : 100 000 billets vendus en quelques heures ! Est-ce l'ultime tour de piste du chanteur de 76 ans ? Pas forcément... Ne déclarait-il pas déjà, six ans plus tôt, qu'il mettait un terme à sa carrière ? Il y a quelque chose de Molière en Sardou, comme le souligne cette confidence à Paris Match, en août 2008 : « Mon père est mort sur scène en faisant son métier. C'est mon rêve. »

AU REPOS, ENTRE DEUX TOURS DE CHANT

Ça baigne pour la bête de scène. En cette année 1974, Sardou établit un record de recettes et de durée à l'Olympia, où il chante tous les soirs pendant sept semaines d'affilée ! Si bien que tous les shows télévisés s'arrachent le numéro un de la chanson : « Discorama », « Charivari », « Domino »... et même un « Top à Michel Sardou », conçu par le couple Carpentier.

Photo **BENJAMIN AUGER**





POUR LES VIVATS, LES FEMMES ET LES ENFANTS D'ABORD

Décembre 2012. Le maestro enflamme Paris-Bercy dans le cadre de sa tournée « Les grands moments » et de la sortie du best of éponyme. Avec pas moins de 80 prestations, Sardou est alors le recordman de concerts donnés au célèbre Palais omnisports.

Photo RICHARD MELLOUL



APRÈS UNE SÉRIE DE CONCERTS AU ZÉNITH DE PARIS, LE CHANTEUR S'APPRÈTE À PARTIR EN TOURNÉE DANS TOUTE LA FRANCE. MAIS EN CE PRINTEMPS 2007, AU FAÎTE DE SA POPULARITÉ, IL SOUHAITE AVANT TOUT DONNER UNE NOUVELLE DIRECTION À SA VIE

L'AUDIENCE DE SARDOU EN DIT PLUS QUE N'IMPORTE QUELLE ÉTUDE SOCIOLOGIQUE

PAR CATHERINE SCHWAAB

Fin du concert. Une heure quarante-cinq non-stop. Dans sa loge, Michel n'a pas l'air lessivé. L'habitude de doser l'effort ? Ou la plénitude après une impressionnante communion avec son public, deux mille, trois mille, quatre mille cinq cents spectateurs transportés d'amour... Des femmes surtout. Mais ces messieurs lui trouvent aussi une irrésistible force tranquille. Il draine maintenant quatre générations. Une France en raccourci. Des gradins du fond, les ados, les parents, leur gosse sur les épaules, groupies paisibles, descendant près de la scène en fin de spectacle. Fini les briquets ; maintenant, ce sont les téléphones portables qui clignotent de leurs flashes. L'audience de Sardou en dit plus que n'importe quelle étude sociologique. En mai, à Paris, ses Zénith étaient complets, il a fallu ajouter des dates pour ce mois-ci. Les fans ne lui auraient pas pardonné.

Son show est à son image : droit, sincère, viril. Un orchestre, un quatuor à cordes, cinq choristes dont trois filles en microjupe ; pas d'artifice scénique pour meubler, juste un savant jeu de lumières. Et Michel, en costard noir, aminci – « Ma femme m'a mis aux légumes vapeur. Ni pain, ni sucre, ni alcool » –, longues jambes – « des talonnettes dans mes chaussures ! » rigole-t-il –, pas de déhanchements ou de course à travers la scène, il laisse ça à Mick Jagger. Il démarre quasiment à l'heure pile, enchaîne douze chansons sans dire un mot, chauffe à peine sa salle, alterne l'émotion, la mélancolie, la sensualité... Arrangements impeccables, envolées lyriques, la salle réagit. Une douce montée en puissance. Enfin, il s'arrête et s'adresse à elle. Blague sur sa vie, son âge – « 59, pas plus ! » –, sur la fille du premier rang qu'on pique pour une nuit – « pur fantasme ! » –, sur ses arrogances passées, son « machisme » d'autan, les politiques, leurs « conneries ». Mine de rien, il balance des vérités qu'il a sur le cœur depuis longtemps : son étiquette « chanteur de droite », l'impossible deuxième degré en chanson où les paroles du « Temps des colonies » furent prises au pied de la lettre... Et entre chaque propos, il invite le public à se remémorer ses vieux morceaux. « Vous sauriez les chanter ? » Ils savent. Et là, incroyable, un Zénith énorme

entonner en chœur, timidement, une dizaine d'anciens tubes dont ils connaissent les paroles dans leur intégralité ! Des voix féminines comme une caresse, comme une déclaration. « L'amour avec la salle » comme le décret Iglesias. Pas de hurlements de fans, pas de sifflements, juste ces mélodies devenues légendaires, imprimées dans une mémoire collective qui débonde, au diapason. Bouleversant.

Il est 23 heures. Il en allume une, se sert un whisky. « Je fais une entorse, ma femme n'est pas là ! » Anne-Marie absente ? Impensable. « Elle est à la montagne. » Impossible. « Si ! On change de vie ! On déménage dans un grand chalet. » Sur sa table de maquillage, à côté des photos de ses deux fils et de sa femme, Michel a posé un cliché en couleur de sa nouvelle demeure : un vrai chalet suisse niché dans les pâturages !

Vous qui vous moquiez de Johnny qui allait "s'emmurer à Gstaad" !

Mais en Savoie, ils ne parlent pas allemand ! Et je connais les lieux, j'y allais quand les enfants étaient petits, j'y ai des amis de longue date : libraires, restaurateurs, commerçants. Et puis j'aurai mon altiport, à deux heures de Paris ! Quand on viendra à Paris, on vivra au Plaza Athénée.

Et votre belle maison de Neuilly entièrement redécorée par Anne-Marie, avec son studio intégré ?

On la met en vente. En général, j'enregistre un disque dans une maison, puis je la quitte. Là, c'était ma dix-septième, j'y ai fait deux disques et deux pièces de théâtre en neuf ans. Ça suffit. Avec Aznavour, on fait un concours : lui en est à sa vingt-deuxième !

Mais pourquoi la Savoie ?

Parce que Paris ne m'apporte rien. À part un ou deux restaurants, Marius et Jeannette avenue George-V, Le Petit Thiou près des Invalides, je n'en profite jamais.

Et qu'allez-vous faire toute la journée, dans vos pâturages ?



À Paris-Bercy, dans sa loge, avec sa femme, Anne-Marie Périer (à g.), et sa maquilleuse, Bénédicte Goussaud.

Je vais élever des chevaux. J'ai déjà été éleveur. J'avais autrefois repris un haras de 700 têtes. Certains avaient gagné des courses. Duc de Vries, par exemple, il y a vingt ans, grâce à Delon qui me téléphone un jour : "Je te l'ai acheté, tu vas gagner le Prix du championnat d'Europe !" Il avait raison ! Là, je veux avoir des chevaux dans ma propriété et tenter un croisement mustang-quarter horse : ça donne des spécimens robustes et de qualité.

Et comment vont réagir vos petits bouledogues de luxe, Blood, Sweat and Tears ?

Ils vont se faire des copains, parce qu'il y aura dix-sept chiens en tout ! J'ai racheté le chalet à une championne de course de chiens de traîneau dans le Grand Nord. Je lui ai dit de continuer d'élever ses huskies chez moi.

C'est une reconversion ? Vous voulez changer de vie ?

Non. Après ma tournée, j'ai en projet un film d'Olivier Marchal [l'auteur de "36 quai des Orfèvres"] avec, j'espère, Daniel Auteuil, et j'ai deux pièces de théâtre en écriture.

Et votre maison en Corse, vous la gardez ?

On va la vendre aussi, mais on n'est pas pressés, je l'aime bien. Voyez-vous, les maisons, c'est beaucoup d'entretien et on se sent toujours obligé d'y aller !

C'est votre épouse, Anne-Marie, qui s'occupe d'aménager le chalet ? Ce sera comment ?

Je m'en fous. Tout ce que je demande, c'est que tout soit rangé, qu'il n'y ait pas de cartons.

Vous avez entamé votre tournée sous Chirac, vous allez la finir sous Sarkozy. Êtes-vous allé faire la fête avec lui le soir de la victoire ?

Non, impossible. J'avais une excuse en or : je chantais. Ce genre de réjouissances m'ennuie.

Vous intéressez-vous aux législatives ?

Non. En pleine tournée, je ne m'occupe de rien. Je ne regarde même pas la télé. J'arrive dans une ville, je fais ma balance son, je donne mon concert, je rentre à l'hôtel. La présidentielle, en revanche, m'a passionné.

Que vous a inspiré cette soif du pouvoir chez les candidats ?

Je ne la comprends pas. Il faut être anormal, hors norme pour vouloir à ce point être au sommet, tout seul, isolé, avec des emmerdes du matin au soir. La réalité du pouvoir, ça n'est jamais ce dont on a rêvé, on ne fait jamais ce qu'on veut ! Les candidats, pour moi, ce sont des extraterrestres... Qu'est-ce qui les pousse ?

Vous devez le savoir par votre ami Nicolas... Beaucoup le voient comme un assoiffé de pouvoir.

Nicolas est un ami depuis très longtemps, mais on ne parle jamais politique. J'ai du mal à croire qu'il veuille le pouvoir pour lui-même, je sais que c'est un honnête homme. Efficace, rapide, bosseur, exigeant. Il doit faire les bons choix, il a très peu de temps pour convaincre. En tout cas, je trouve son gouvernement excellent.

Dans votre carrière, vous êtes le "patron". Vous n'avez jamais eu le goût du pouvoir ?

Jamais ! Je suis patron mais je ne suis pas un homme de pouvoir ! Je suis incapable d'imaginer réussir à faire le bonheur des gens. Dans la variété, les gens vous sont acquis, ils viennent à vous parce qu'ils vous aiment. Mais en politique, croire pouvoir imposer à tous votre vision du monde, vos rêves d'enfant... Je sais trop combien on ne peut pas plaire à tout le monde. Les détracteurs, la mauvaise foi, les trahisons dans votre propre camp... Gardez-moi de mes amis, mes ennemis je m'en charge ! Je l'ai vu avec Nicolas. Avec Ségolène aussi ! ■

MICHEL SARDOU DANS LE TEXTE

ARGENT

«Je dépense tout ce que je gagne et même plus. Mon banquier est plus inquiet que moi sur mon avenir. Je vais monter au ciel tout nu.»

Paris Match n° 2867, du 29 avril 2004.

AMOURS

«Au fond, je suis un homme moitié en smoking, moitié en pyjama ! J'ai beaucoup fait la fête dans ma vie, je n'étais pas DSK, mais je n'en étais pas loin.»

Paris Match n° 3303, du 6 septembre 2012.

BIMBO

«Je suis effaré de voir des hommes de mon âge ayant besoin de femmes trophées à leur bras pour se rassurer et parader dans les soirées. Il ne faut pas rêver. La bimbo de 25 ans qui tombe amoureuse d'un quinquagénaire, c'est rarement pour ses beaux yeux ! Ce n'est pas mon truc. D'abord, il faut en changer tous les six mois, tellement on s'emmêle, et en plus il faut avoir les moyens ! Je n'ai jamais été atteint de jeunisme ni dans ma vie professionnelle ni dans ma vie personnelle.»

Paris Match n° 2831 du 21 août 2003.

BOURGEOIS

«Oui, je suis un bourgeois, et alors ? Les artistes sont des bourgeois, mais ils détestent qu'on le leur dise. L'inconfort est dans la création, pas dans l'endroit où vous habitez. On peut être un bourgeois mais, comme disait Paul Valéry, "avoir l'esprit fiévreux"»

Paris Match n° 2867 du 29 avril 2004.

CINÉMA

«Récemment, j'ai passé une soirée avec Kirk Douglas. Je n'ai pas honte de le dire : je n'en revenais pas de dîner avec Spartacus !»

Paris Match n° 2672, du 10 août 2000.

DICTATURE

«Personnellement, je me définis comme un anarchiste, dont le tort est de ne pas penser à gauche, car je n'aime pas les dictatures, quelles qu'elles soient. J'ai chanté en Hongrie et chez Franco. J'y ai vu les mêmes défauts.»

Paris Match n° 1425, du 18 septembre 1976.

DROITE

«Je commence à me croire de droite à partir du moment où je ne peux pas être de gauche. Ça à l'air d'un truisme un peu



idiot, et pourtant je veux exprimer le fondement de ce qui, après, devient une décision. D'abord, je sens. Toujours. En toute circonstance. Après, j'élabore.»

Paris Match n° 1965 du 23 janvier 1987.

FRANCE

«Je ne peux pas quitter la France. Des tas de choses me font râler : on ne peut pas rouler vite, on n'a plus le droit de fumer, il faut remplir des milliers de papiers pour ajouter une fenêtre à sa véranda, mais impossible de trouver mieux.»

Paris Match n° 3757, du 6 mai 2021.

GAUCHE

«Si j'étais né à Longwy, fils de mineur, je serais communiste.»

Paris Match n° 3303, du 6 septembre 2012.

JOHNNY

«Je tiens à préciser une chose : même si je suis devenu célèbre, même si je vends autant de disques que Johnny et si je lui pique quelquefois la première place aux hit-parades, je reste le fan et lui, l'idole. Rien n'a changé...»

Paris Match n° 1518, du 30 juin 1978.

#METOO

«Ces affaires de harcèlement et de viol sont lamentables, c'est normal de les

dénoncer. D'un autre côté, si je demande à une jeune actrice de venir lire la pièce dans ma chambre à 2 heures du matin, j'espère qu'elle aura l'intelligence de m'envoyer balader !»

Paris Match n° 3757, du 6 mai 2021.

PAPA

«Je regrette surtout de ne pas avoir eu de vraies conversations avec mon père. J'y pense tout le temps. Je suis un connard, je me dis que j'aurais pu faire le premier pas, lui demander un conseil, je ne l'ai jamais fait. L'amour était là, mais on ne se parlait pas.»

Paris Match n° 3303, du 6 septembre 2012.

POLITIQUE

«Ni facho, ni socialo, ni communiste, ni à la mode. Je suis de nulle part. Sans doute d'hier, sûrement de demain, sans conteste d'ailleurs.»

Paris Match n° 1518, du 30 juin 1978.

RÉAC

«François Mitterrand connaissait mes chansons. Lors d'un déjeuner à l'Élysée, c'est lui qui m'a conseillé de remettre "Je ne suis pas mort, je dors" dans mon tour de chant. J'ai suivi son conseil. J'ai même joué au golf avec lui. Il trichait, mais je le trouvais sympathique. Ce n'était pas une question d'idées politiques. D'ailleurs, je n'en ai pas vraiment. Je passe pour un réac parce que j'ouvre ma gueule, je dis ce que je pense.»

Paris Match n° 3415, du 6 mai 2021.

REGRETS

«Dans mes textes, je reconnaissais que j'ai tendu le bâton pour me faire battre ; du coup, j'ai eu quelques phrases malheureuses qu'on me fait encore payer. On me taxait de chanteur de droite dans un milieu où tout le monde était de gauche, j'ai joué là-dessus, il fallait bien que je fasse mon trou.»

Paris Match n° 3303, du 6 septembre 2012.

SANTÉ

«Mon père est mort d'une crise cardiaque en bouffant deux haricots verts et un verre de flotte. Sinatra a bu de la vodka et fumé deux paquets de clopes par jour toute sa vie, il est parti à 82 ans en chantant. Je refuse de vivre dans la peur. Je ne me suis jamais économisé, ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer. J'aime l'amour, je fume, je mange, je bois. J'adore la vie !»

Paris Match n° 2867, du 29 avril 2004. ■

NOTRE SÉLECTION

ACHETEZ NOS HORS-SÉRIES PARIS MATCH ET COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION « À LA UNE »



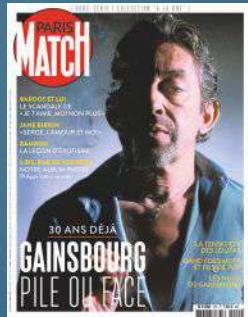
**N°5 Elizabeth II,
le roman de sa vie**
100 pages - 10€



**N°11 Romy, destin
brisé**
100 pages - 10,50€



N°12 De Gaulle et nous
100 pages - 10,50€



**N°15 Gainsbourg,
pile ou face**
100 pages - 10,50€



**N°16 La folie
Napoléon**
100 pages - 10,50€



**N°17 Couples de
légende**
100 pages - 10,50€



**N°19 Mireille Darc,
la charmeuse**
100 pages - 10,50€



**N°20 Les princesses
rebelles**
100 pages - 10,50€



**N°22 La saga
Rolling Stones**
100 pages - 10,50€



**N°23 Éternel
Belmondo**
100 pages - 10,50€



**N°24 L'album privé
des présidents**
100 pages - 10,50€



**N°27 Cannes,
75 ans de Magie**
100 pages - 10,50€



**N°28 Sophie Marceau,
Pourquoi on l'aime tant**
100 pages - 10,90€



**N°30 Le monde éternel
de Sempé**
92 pages - 12,90€



N°31 Johnny Immortel
92 pages - 10,90€

Pour commander, merci d'envoyer votre règlement par chèque au
Service lecteurs de Paris Match – 2 rue des Cévennes – 75015 Paris

Pour tout envoi à l'étranger, merci de nous contacter : **01 87 15 54 88** ou **flongeville@lagardereneews.com**

Retrouvez l'intégralité de la collection sur hors-series.parismatch.com

Commande en ligne (France uniquement)

LABORATOIRES
VIVACY
PARIS



**MONSIEUR
SKIN CARE**

**NOUVELLE GAMME DE SOINS HAUTE-PERFORMANCE
POUR SE SENTIR UNIQUE**

Par les pionniers de l'acide hyaluronique injectable.



Disponible sur
vivacybeauty.com

MK685 vA



Harcourt
PARIS